BnF Gallica

# Éloge de Voltaire , suivi de Poésies diverses

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Cubières-Palmézeaux, Michel de (1752-1820). Auteur du texte.
Éloge de Voltaire , suivi de Poésies diverses. 1783.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

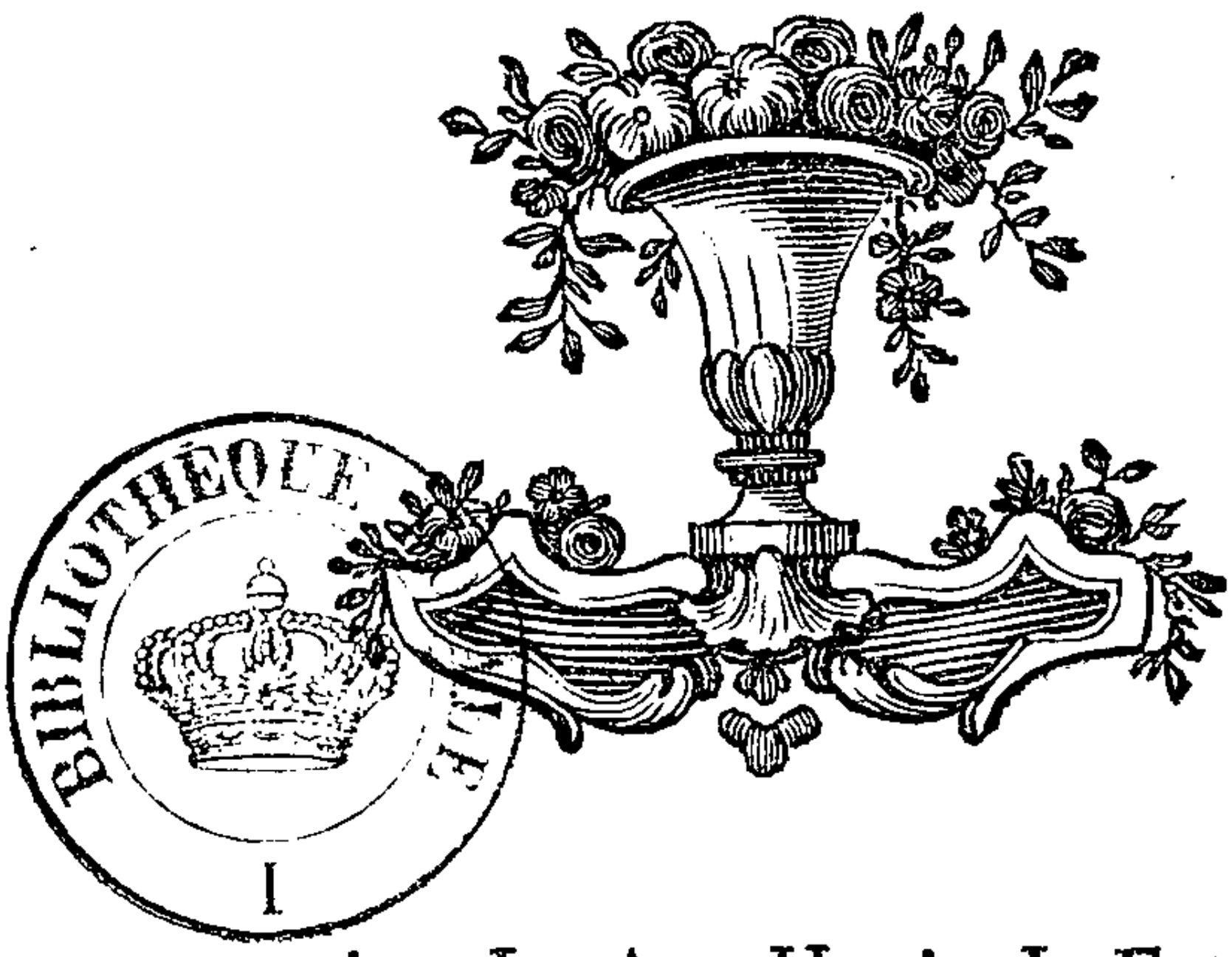
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

# ÉLOGE
## DE
# VOLTAIRE,

*SUIVI*

## DE POÉSIES DIVERSES.

*par Mr. Le Chevalier de Cubières.*




A LA HAIE;

*Et se trouve A PARIS,*

Chez { GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe;
COUTURIER, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIII.

Ye
Z 1 2 d 740

# ÉLOGE
# DE VOLTAIRE,

*COMPOSÉ*

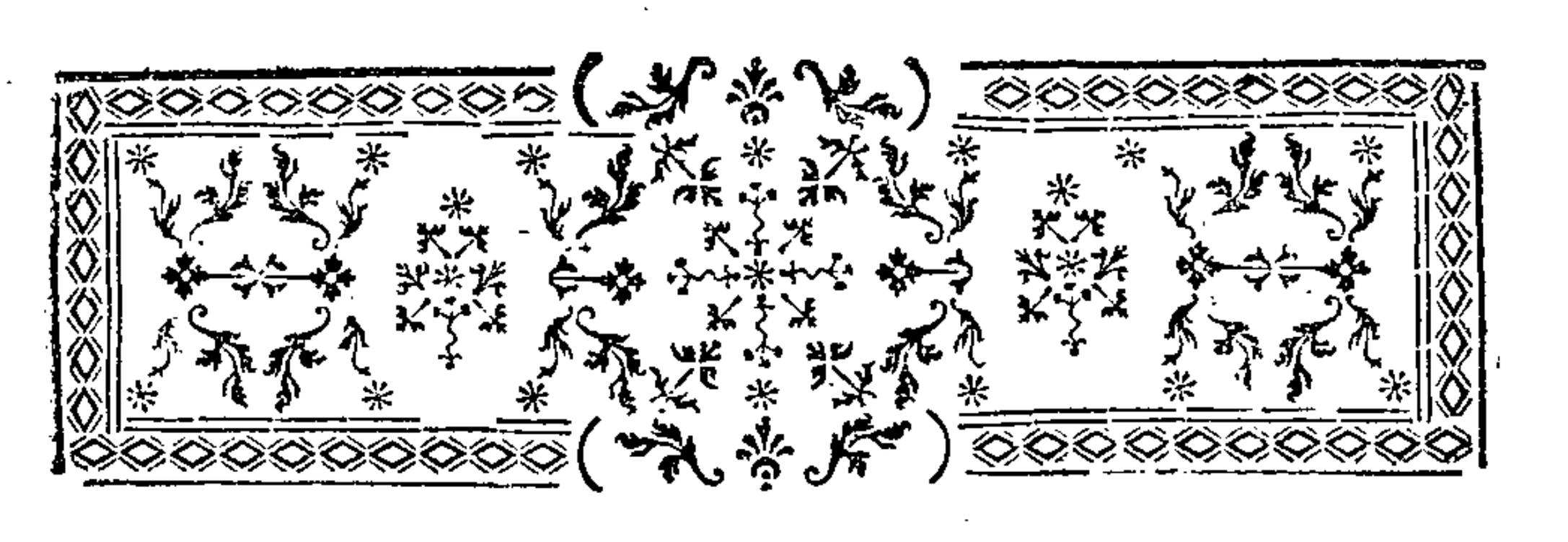
PAR VOLTAIRE LUI-MÊME.

---

De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité
*BOILEAU.*

---

*SECONDE ÉDITION.*



# DIALOGUE (1)

*ENTRE*

## MADAME DE*** ET L'AUTEUR.

MADAME DE***.

ME voilà dans ma loge depuis un quart-d'heure au moins, & je ne ſais pas ce qu'on doit jouer; comment trouvez-vous cela, Monſieur?

L'AUTEUR.

Cela me paroît tout ſimple, Madame: vous aimez beaucoup les Comédiens François.

MADAME DE***.

Il eſt vrai que je les aime beaucoup; mais encore faut-il ſavoir ce qu'ils jouent. *Dancourt* ne me plaît pas autant que *Molière*, & j'aime mieux *Voltaire* que *Corneille*.

L'AUTEUR.

Eh bien! Madame, félicitez-vous; c'eſt une Pièce de Voltaire qu'on va vous donner.

---

(1) Ce Dialogue a eu lieu avant la diſtribution des Prix de l'Académie Françoiſe.

MADAME DE***.

Eſt-ce Zaïre, ou Mérope ?

L'AUTEUR.

Non, Madame, c'eſt Mahomet.

MADAME DE***.

J'en ſuis enchantée. Mais, à propos de Voltaire ; j'ai lu cet Eloge que vous m'avez envoyé.

L'AUTEUR.

Eh bien ! Madame, qu'en penſez-vous ?

MADAME DE***.

Je ne crois pas qu'il réuſſiſſe.

L'AUTEUR.

C'eſt-à-dire qu'il eſt mauvais.

MADAME DE***.

Je ne dis pas tout-à-fait cela. Comptez-vous l'envoyer à l'Académie pour le concours de cette année ?

L'AUTEUR.

Oui, Madame, je compte l'envoyer demain (1).

MADAME DE***.

Tant pis. L'Académie n'en parlera point.

L'AUTEUR.

Vous le croyez !

MADAME DE***.

Je vous le prédis.

---

(1) L'Auteur avoit en effet compoſé cette Pièce pour le concours de l'année 1779 ; des raiſons particulières l'ont empêché de l'envoyer à l'Académie Françoiſe.

L' AUTEUR.

Et pourquoi cet Ouvrage ne plairoit-il point à l'Académie ?

MADAME DE***.

Belle queſtion ! parce que le ton n'en eſt point académique.

L' AUTEUR.

Qu'eſt-ce qui, ſelon vous, conſtitue le ton académique ?

MADAME DE***.

C'eſt un ſtyle toujours noble, toujours élevé, toujours.....

L' AUTEUR.

Toujours dans les nues, n'eſt-ce pas ? Pour moi, j'aime à croire qu'un ſtyle vrai & naturel plaît autant à l'Académie qu'un ſtyle figuré & merveilleux ; elle l'a prouvé plus d'une fois. L'*Epître aux Poëtes* de M. Marmontel ne reſſemble point à l'*Ode ſur le Temps* de M. Thomas : ces deux Pièces ont été couronnées. Je compare l'une à une belle femme en habit de cour, & l'autre à une jolie femme en habit de ville ; les Amateurs font cas de toutes deux. Combien de fois avez-vous lu les Lettres de Balzac ?

MADAME DE***.

Une fois ſeulement.

L' AUTEUR.

Et celles de Madame de Sévigné ?

MADAME DE***.

Toutes les fois qu'elles me ſont tombées ſous la main.

L' AUTEUR.

C'eſt-à-dire, ſouvent. D'où vient cette prédilection ?

MADAME DE***.

Elle vient de ce que Balzac a écrit pour faire des phraſes ; & Madame de Sévigné, pour dire ce qu'elle ſent. Madame de Sévigné cauſe avec moi, & Balzac a toujours l'air de vouloir me prêcher. Balzac n'a que rarement le ton de la nature, & Madame de Sévigné l'a toujours.

L' AUTEUR.

Vous croyez donc avoir raiſon en préférant Madame de Sévigné à Balzac ?

MADAME DE***.

Aſſurément.

L' AUTEUR.

Pourquoi ne voulez-vous pas que l'Académie penſe comme vous ? Je lui rends plus de juſtice. Je crois qu'elle auroit couronné l'*Epître* (1) *à mon Jardinier*, auſſi-bien que l'*Ode* (2) *à la Fortune*.

---

(1) De Boileau.

(2) De Rouſſeau.

MADAME DE***.

J'avois une fauſſe idée du ton académique, j'en conviens. Mais il faut, à ce que je crois, que le ſtyle d'un Ouvrage ſoit un. Ce qui me choque dans le vôtre, c'eſt ce mêlange continuel de noble & de familier ; ce ſont ces paſſages inattendus du ſérieux au plaiſant. Ne craignez-vous point que cette alternative ne forme une diſparate déſagréable ?

L'AUTEUR.

C'eſt Boileau qui va vous répondre pour moi :

Heureux qui, dans ſes Vers, ſait d'une voix légère
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère !

Si M. de Voltaire n'avoit compoſé que ſa Henriade & ſes Tragédies, j'aurois, pour le louer, emprunté la trompette de Calliope ; j'aurois fait en ſon honneur une Ode ou un Poëme héroïque, & j'aurois tâché d'y conſerver le ton académique dont vous parliez tout-à-l'heure : mais obſervez, Madame, que le même homme a enfanté la Henriade & la Pucelle, Mahomet & l'Ecoſſaiſe, l'Hiſtoire de Charles XII & les Voyages de Scarmentado, l'Eſſai ſur l'Eſprit des Nations & les Queſtions de Zapata : le Siècle de Louis XIV & les Viſions de Babouc ; obſervez, dis-je, que, pour peindre un homme qui avoit traité toutes ſortes de ſujets, il falloit

prendre toutes ſortes de tons, & que ce n'étoit que par des antithèſes qu'on pouvoit donner une idée de ce Génie antithétique. Je compare la collection des Œuvres de Voltaire à ces jardins de Fées où l'on trouvoit des fleurs & des fruits de toutes les ſaiſons. Je ne pouvois pas, avec les mêmes couleurs, peindre la roſe & la violette. D'ailleurs, en faiſant louer M. de Voltaire par lui-même, en le faiſant parler, il falloit lui prêter ſon langage ordinaire, celui de ſes Poéſies fugitives ; & dans ces dernières vous trouverez toujours ce que vous me reprochez, ce ton facile & léger, qui eſt tantôt d'une familiarité gracieuſe, & tantôt de la poéſie la plus noble.

MADAME DE***.

Vous parlez de nobleſſe, c'eſt où je vous attendois : vous convenez que le ſtyle poétique demande de la nobleſſe.

L'AUTEUR.

Oui, Madame ; je crois même que la poéſie n'eſt autre choſe que le langage ordinaire ennobli par les expreſſions & les tournures qu'on leur donne.

MADAME DE***.

Cela étant, comment ſe peut-il que vous

ayez laiſſé dans votre Ouvrage le vers ſuivant ?

On dit que maintenant Du.... (1) couche avec elle.

N'avez-vous pas ſenti combien ce mot *coucher* eſt peu noble ?

L' A U T E U R.

M. de Voltaire avoit déjà dit dans ſa jolie Pièce intitulée *La Tactique :*

Poignardent les Maris, *couchent* avec les Dames.

Et voici ce que dit la Bruyère dans le chapitre 6 de ſes Caractères ; comme j'ai beaucoup de mémoire, je vais vous citer ſes propres paroles : *Quelques femmes de la Ville ont la délicateſſe de ne pas ſavoir, ou de n'oſer dire le nom des rues, des places & de quelques endroits publics qu'elles ne croient pas aſſez nobles pour être connus. Elles diſent le Louvre, la Place Royale ; mais elles uſent de tours & de phraſes, plutôt que de prononcer de certains noms ; en cela moins naturelles que les femmes de la Cour, qui, ayant beſoin dans les diſcours, des Halles, du Châtelet, & de choſes ſemblables, diſent les Halles, le Châtelet.* Vous êtes à la Cour, Madame ; vous y paſſez une partie de l'année ; laiſſez aux femmes de la Ville leurs ridicules : ſuppoſé qu'il leur en reſte encore, pourquoi vouloir les imiter dans ce qu'elles ont de repréhenſible ?

---

(1) Ce Vers qui étoit dans la première Edition, a été corrigé dans celle-ci.

MADAME DE ***.

Je ne les imite point. Dans la converſation je nomme ſans ſcrupule *les Halles*, *le Châtelet*, & même *les Porcherons*; je dis à ma femme-de-chambre : *Donnez-moi une coëffe de nuit*; & à mon cuiſinier : *Faites-moi un pâté de lièvre.* Les mots de *pâté* & de *coëffe de nuit* ne me paroiſſent point ignobles en parlant : mais en écrivant, & ſur-tout en Vers.....

L'AUTEUR.

En écrivant, Madame, il doit en être de même. Racine, qui eſt l'Ecrivain le plus noble & le plus élégant que nous ayions, Racine a fait entrer dans ſes Tragédies & dans ſes Cantiques qui ſont de véritables Odes, les mots *Chien* (1), *Bride* (2), *Sel* (3), *Pain* (4), *Froment* (5),

---

(1) Que des *chiens* dévorans ſe diſputoient entre eux.
*ATHALIE.*

Dans ſon ſang inhumain les *chiens* déſaltérés.
*Ibid.*

(2) Par la *bride* guidoit ſon ſuperbe courſier.
*ESTHER*, *Acte II*, *Scène V.*

(3) Quelquefois à l'Autel
Je préſente au Grand-Prêtre & l'encens & le *ſel.*
*ATHALIE.*

(4) Le *pain* que je vous propoſe
Sert aux Anges d'aliment,
Dieu lui-même le compoſe
(5) De la fleur de ſon *froment.*
*Cantiq. IV.*

*Plomb* (1), *Mamelle* (2), *Bouc* (3), *Ours* (4), &c. Ils y ſont placés adroitement, il eſt vrai; l'Auteur, pour en faire oublier la baſſeſſe, les a entourés d'expreſſions très-relevées & très-poétiques, où ils ſont, pour ainſi dire, encadrés; d'autres fois encore, il les a employés dans des images dont ils font partie, & voilà le ſecret des grands Maîtres. Ce ſecret étoit celui de Boileau & de Voltaire : ils ont fait uſage dans leurs Vers des mots les plus familiers de la converſation, excepté cependant de ceux qui l'étoient trop à Catulle.

MADAME DE***.

Quels ſont ces mots, Monſieur?

L'AUTEUR.

Ce ſont ces mots ſinguliers, Madame, dont ce Poëte un peu libertin ſe ſervoit fort ſouvent pour rendre compte de ſes bonnes fortunes. Si vous voulez, je.....

---

(1) Comment en un vil *plomb* l'or pur s'eſt-il changé?

*ATHALIE.*

(2) Cette Juive fidelle
Dont tu ſais bien alors qu'il ſuçoit la *mamelle*.

*Ibid.*

(3) Ai-je beſoin du ſang des *boucs* & des géniſſes?

*Ibid.*

(4) Un malheureux enfant aux *ours* abandonné.

*Ibid.*

MADAME DE***.

Paſſons, paſſons : ma demande eſt excuſable, je n'ai jamais lu Catulle. Il me ſemble que vous voulez élever des queſtions étrangères à notre ſujet; c'eſt ſans doute pour éviter de répondre à mes critiques : mais j'en ai bien d'autres à vous faire. Pourquoi prendre un ton malin en parlant des Comédies de Voltaire ? Avez-vous eu deſſein de les blâmer ou de les louer ? Que ſignifie ce Vers :

Je dois me ſouvenir que j'ai fait l'*Indiſcret*.

Eſt-ce une Epigramme que vous avez voulu faire ? elle eſt très-déplacée. *Nanine*, l'*Ecoſſaiſe*, l'*Enfant prodigue* ne ſont-elles pas des Comédies charmantes, Nanine ſur-tout ? Je l'ai jouée chez moi l'hiver paſſé avec un ſuccès ;.... vous y étiez, je crois ?....

L'AUTEUR.

Oui, Madame, j'y étois.

MADAME DE***.

Vous avez applaudi, ce me ſemble ?

L'AUTEUR.

Beaucoup. Mais j'applaudiſſois un Drame intéreſſant, & non une bonne Comédie.

MADAME DE***.

Diſtinction puérile !

L' AUTEUR.

Non, Madame, ma diſtinction eſt juſte.

MADAME DE***.

Qu'entendez-vous par une bonne Comédie ?

L' AUTEUR.

Une Pièce qui me corrige en me faiſant rire. Voyez ſi cette définition eſt applicable aux Comédies de Voltaire.

MADAME DE***.

Je ne le crois pas ; elles font peu rire. Mais par un Drame, qu'entendez-vous ?

L' AUTEUR.

La repréſentation d'une action quelconque.

MADAME DE***.

Toute Comédie a une action, toute Comédie eſt donc un Drame ?

L' AUTEUR.

Oui, Madame ; mais tous les Drames ne ſont pas des Comédies.

MADAME DE***.

Pourquoi cela ?

L' AUTEUR.

Parce que tous les Drames ne ſont pas comiques, & les Comédies de Voltaire ſont de cette dernière eſpèce. Il ne faudroit cependant pas en conclure que M. de Voltaire n'avoit pas le génie comique. Je ſuis preſque convaincu

que Candide, Memnon, Zadig, Babouc, l'Ingénu, peuvent être autant utiles aux mœurs, que le Tartuffe, le Misanthrope, les Femmes Savantes, les Dehors Trompeurs, &c..... La Morale n'a jamais été mise en action avec plus de charme que dans ces petits Romans. La Philosophie s'y cache sous les graces, & M. de Voltaire y a prodigué le *vis comica* qui manque à ses Comédies. On avoit déjà dit que dans *ses Tragédies il attendrissoit les humains pour les rendre meilleurs ;* je crois que dans ses Romans il les *amuse* pour arriver au même but : j'ai osé le dire, & je ne crois pas qu'on me démente. Y a-t-il dans aucune Pièce de Molière un caractère plus comique & plus moral que celui de *Memnon ?* Un homme qui forme le projet d'être sage, & qui, chaque jour, fait quelques sottises ; quel sujet de Comédie ! Si l'on pouvoit dialoguer ce Conte, on en feroit une Pièce excellente.

MADAME DE***.

Je ne conçois pas trop comment on peut être comique, sans avoir fait de Comédies.

L'AUTEUR.

Rien n'est cependant plus concevable. *Pétrone, Lucien, Rabelais, Bocace, Horace,* n'ont jamais fait de Comédies ; & cependant ils ont le génie comique,

comique, rien n'eſt plus certain. Leurs Ouvrages fourmillent de peintures fines & plaiſantes des vices & des ridicules; auſſi Molière les a mis à contribution tant qu'il a pu. M. de Voltaire a encore fait des Dialogues à la manière de Lucien; & il y a tel Dialogue de ce dernier qui vaut autant que la meilleure Scène de Molière.

MADAME DE***.

Il vaudroit donc mieux faire repréſenter *Candide*, que l'*Ecoſſaiſe*?

L'AUTEUR.

Oui, Madame; mais cela n'étant pas poſſible, il faut lire les Romans de Voltaire auſſi ſouvent qu'on joue ſes Comédies.

MADAME DE***.

Parmi les dernières, il n'en eſt donc point qui vous plaiſe?

L'AUTEUR.

Il en eſt une qui m'enchante, & dont le ſtyle eſt d'un bout à l'autre un modèle de plaiſanterie.

MADAME DE***.

Ah! ah! vous m'étonnez.

L'AUTEUR.

Elle eſt en 18, 20, 21, 24 Chants, ſelon les Editions. Je crois qu'elle a été miſe en lumière par un certain *Dom Apuleïus Riſorius*, *Bénédictin*,

MADAME DE***.

Je vous entends. Pourquoi n'en parlez-vous point dans votre Eloge ?

L'AUTEUR.

Boileau & la Bruyère ont déjà répondu à deux de vos questions ; c'est Voltaire lui-même qui va répondre à celle-ci :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

MADAME DE***.

Vous êtes plaisant avec vos citations ; vous croyez vous excuser par-là, mais c'est en vain. Quand on fait l'éloge d'un homme, on parle de ses chefs-d'œuvre.

L'AUTEUR.

J'ai indiqué la Comédie en 24 Chants, par ce Vers :

Arioste sourit, & ce n'est pas pour rien.

C'est tout ce que j'en ai pu dire. La Sorbonne n'aime pas cette Comédie, quoiqu'un Moine en soit l'Editeur. D'ailleurs, mon Ouvrage vous a paru long, & à moi aussi ; il vous l'auroit paru bien davantage. Il est d'autres Ouvrages de Voltaire dont je n'ai point parlé, & qui ne méritoient point ce silence. Je n'ai rien dit d'*Adélaïde du Guesclin*, de *Tancrède*, de l'*Orphelin de la Chine*, &c.... mais je n'y étois point obligé. Si j'ai bien peint le tragique en général,

il étoit inutile de peindre les Tragédies en particulier. Ce n'eſt que dans celles-ci que j'ai pu puiſer le portrait de l'autre.

MADAME DE***.

Je n'ai plus qu'une queſtion à vous faire : mettrez-vous votre nom à cet Ouvrage ?

L'AUTEUR.

Non, Madame, je n'y mettrai point mon nom : je ne veux plus ſigner que les Ouvrages que je croirai excellens ; il s'en faut de beaucoup que je ſois content de celui-ci. M. de Voltaire avoit l'art d'approfondir les objets, en paroiſſant les effleurer ; je n'ai peut-être qu'effleuré ſon Eloge, en m'efforçant de l'approfondir. Je devois, en le faiſant parler lui-même, m'approprier ſes graces vives & légères, ſa gaieté piquante & philoſophique ; je n'ai peut-être imité de lui que ſes défauts, ſans même avoir le ſecret de les rendre aimables. Je ne ferai illuſion à perſonne ; tout le monde verra que c'eſt moi qui parle, & non pas lui. Je ſuis reſté d'autant plus au-deſſous de mon ſujet, que j'ai eu plus de prétentions à me mettre au-deſſus ; & rien n'égale l'audace de mon entrepriſe, ſi ce n'eſt la foibleſſe de l'exécution.

MADAME DE***.

Avec cette opinion modeſte que vous avez de

votre Ouvrage, je ne comprends pas pourquoi vous l'avez si bien défendu contre mes critiques.

L' AUTEUR.

Ce n'étoit pas lui que je défendois, c'étoit mon Héros; &, si vous l'avez remarqué, l'apologie du premier a été la continuation de l'Eloge du second. Je viens de vous dire en prose beaucoup de choses que je n'avois pas pu dire en vers, & les réponses que je vous ai faites ne sont que le supplément de mes idées.

MADAME DE***.

Votre remarque sur les Romans de Voltaire est en effet lumineuse. Il me semble, comme à vous, qu'il y a mis tout le comique qui manque à ses Comédies. Mais, malgré tout cela, vous n'aurez point le Prix.

L' AUTEUR.

Ah! Madame, je suis loin d'y prétendre; j'ai des rivaux trop redoutables.

MADAME DE***.

Vous ne serez pas même nommé.

L' AUTEUR.

Quoi qu'il arrive, je ne me plaindrai point. Je n'ai pas le droit de.....

MADAME DE***.

Paix! la toile se lève: Brisard paroît sous l'habit de Zopire; c'est assez causer, admirons.

# ELOGE DE VOLTAIRE (1).

J'AVOIS passé les eaux du Fleuve redoutable,
De l'Empire des Morts barrière épouvantable;
Une Ombre me conduit dans ces bosquets charmans
Que peuplent les Héros, les Sages, les Amans,
Et je partage enfin les voluptés parfaites
Des Hôtes fortunés de ces belles retraites.
Un seul, quand j'y parus pour la première fois,
S'indigna de me voir arriver en ces bois.
Faut-il s'en étonner? c'étoit l'affreux Zoïle.
Ce lâche détracteur du vieux Chantre d'Achille;
Du Tartare échappé, je ne sais trop comment,
Etoit dans l'Elisée entré furtivement.
Il me parle en ces mots : « C'est ici qu'on dispense
» Aux Vertus, aux Talens leur juste récompense;
» De quel droit y viens-tu? Si l'on m'a bien instruit,
» Ton nom dans l'Univers a fait un peu de bruit;
» Mais ta main qu'égaroit un malheureux délire,
» A faussé le compas, fait discorder la lyre.
» Ton débile génie, en ses divers travaux,
» Trouva toujours un maître, & souvent des rivaux.
» Sors donc, sors de ces lieux que souille ta présence,
» Vas revoir tes François, qui pleurent ton absence;
» Sors, dis-je : ou mon courroux te deviendra fatal ».

CE discours de Zoïle étoit un peu brutal :

(1) C'est Voltaire lui-même qui parle.

Quelques Ombres ſoudain me preſſent de répondre
A ce Mort incivil que je pouvois confondre.
Mais en vain leur prière eſt un ordre pour moi ;
On ne peut ſe réſoudre à bien parler de ſoi :
L'orgueil eſt en tous lieux un vice qu'on déteſte ;
Même quand on eſt mort il faut être modeſte.
J'allois donc, à Zoïle en eſclave ſoumis,
Du ſéjour des heureux quitter les bois amis ;
Déjà je m'éloignois ; les Ombres s'en étonnent,
Elles ſuivent mes pas, m'arrêtent, m'environnent,
Du Palais de Pluton me ferment le chemin.
Je ne réſiſtai plus, & répondis ſoudain :

PAUVRE Zoïle ! eh ! quoi, tu doutes de ma gloire !
Je vais de mes travaux te raconter l'hiſtoire.
Racine n'étoit plus ; un veuvage éternel
Menaçoit Melpomène, & d'un deuil ſolemnel
Son Temple offroit par-tout l'image douloureuſe :
De ſes mâles attraits ma jeuneſſe amoureuſe,
La conſola bientôt ; à mes vœux, à ma foi
Melpomène ſe livre, & convole avec moi.
Mais une femme, helas, n'eſt pas long-tems fidelle,
Déjà pluſieurs amans me remplacent près d'elle.

D'UN fils inceſtueux je retraçai d'abord
Le crime involontaire & le touchant remord.
Soudain la Motte-Houdart me prédit qu'au Parnaſſe
J'occuperois un jour une aſſez belle place.
Quoique je l'aie un peu ſifflé de mon vivant,
Ce la Motte, entre nous, avoit raiſon ſouvent ;
S'il ſe trompoit en vers, il parloit juſte en proſe.

LORSQUE l'on vient de plaire, il n'eſt rien que l'on n'oſe :

J'avois plu ; j'en crus donc Monſieur la Motte-Houdart.
J'arme Hérode auſſi-tôt du tragique poignard ;
Et bientôt m'élevant à la grandeur Romaine,
Je peins du vieux Brutus l'ame républicaine ;
Un de tes deſcendans ennemi des beaux vers,
Un Zoïle envieux de mes ſuccès divers,
Se met à publier, & ſe plaît à redire :
« Il ne ſait point aimer ». Et je donne Zaïre.
Chef-d'œuvre de tendreſſe, & pourtant ſans amour ;
Mérope eſt applaudie, admirée à ſon tour ;
Et Mahomet m'élève au-deſſus de moi-même.

Ne penſe pas qu'ici plein d'un orgueil extrême,
D'un orgueil qui me ſied peut-être en ces inſtans,
Rappellant le deſtin de mes nombreux enfans,
Je t'en faſſe à loiſir un méthodique éloge ;
Vas louer aux François une petite loge ;
Vas, tu répands ton fiel ſur mes moindres écrits :
Eh bien ! ſi tu peux voir ou Clairon, ou Veſtris,
A ces Drames divers prêter leurs nobles charmes ;
Pour la première fois tu verſeras des larmes,
Et ton farouche cœur ſe laiſſant attendrir,
Pour la première fois ceſſera de haïr.
A table, quelquefois la bonne compagnie
Apprécie avec goût les efforts du Génie,
Lorſque j'étois encor de ſes petits ſoupés,
J'ai vu des connoiſſeurs, même des plus hupés,
Entre ſes deux rivaux placer le vieux Voltaire.
Déments-les, ſi tu veux ; pour moi je dois me taire.
Quoique déſaltéré dans le Fleuve d'oubli,
Je me ſouviens encor qu'un François eſt poli.

RACINE, disoient-ils, rappelle en tout Virgile ;
La Langue, sous ses mains, est une molle argile,
Qui, docile à ses vœux, s'arrondit & s'étend,
Que son goût délicat soumet à chaque instant
A de nouvelles loix, à des formes nouvelles :
Adoré des Amans, idolâtré des Belles,
Des orages divers qui tourmentent leur cœur,
Son vers, qui réunit la grace & la vigueur,
Avec précision retrace la peinture ;
Et ses tableaux toujours sont faits d'après nature.

CORNEILLE, plus hardi, plus ami de l'écart,
Laisse marcher son style & sa verve au hazard.
Il est, sans le savoir, éloquent & sublime ;
Il ne met point son vers sous le joug de la lime ;
Non : son vers tout armé de son cerveau jaillit ;
Corneille crée enfin, & Racine polit.

VOLTAIRE les égale : un vers tantôt facile,
Tantôt plus châtié, de sa plume docile
Tombe, & de ses rivaux sa Muse offre par-tout
L'adresse & l'abandon, le génie & le goût.
On l'a vu plus souvent, d'une main raffermie,
Aux pieds mal assurés de la Philosophie
Attacher le Cothurne, & cette Déité,
Par sa bouche, aux Humains prêchant l'humanité,
Le Théâtre soumis à de nouveaux usages,
Est devenu l'Ecole & des Rois & des Sages ;
Melpomène en un mot, dans ses Drames vantés,
Trouvant de ses rivaux les diverses beautés,
De leurs lauriers divers composa sa couronne.

DANS ce triple portrait, si ma mémoire est bonne,

Ces Meſſieurs oublioient un certain Crébillon
Dont ils jugeoient les vers indignes d'Apollon;
Je ſuis plus juſte : Atrée, Electre, Zénobie,
Sont les mâles enfans d'un tragique génie;
Je les relis par fois ſous ces ombrages verds.
De nos Sémiramis les deſtins ſont divers;
Au Théâtre ſouvent on voit monter la mienne,
Souvent on l'applaudit, ſans trop lire la ſienne.
A ſon Catilina brave, mais fanfaron,
On a pu préférer mon bavard Ciceron;
Me voir avec plaiſir, dans mes veilles hardies,
Recrépir après lui d'antiques Tragédies;
Et ſur ſes vers empreints des coups d'un lourd manteau,
Etre enfin de l'avis de Nicolas Boileau (1).

Ce Boileau, comme toi, n'étoit point un ignare;
Jamais il n'admira Crébillon le barbare :
Tantôt il me l'a dit ici ſecrettement,
Et m'a fait ſur Mérope un fort doux compliment.

J'en ſuis fier & joyeux; mais il eſt un ſuffrage
Dont je m'énorgueillis encore davantage.
Tu me crois ſans génie ainſi que ſans eſprit :
Un ſeul moment encor modère ton dépit,
Et retiens, ſi tu peux, les torrens de ta bile.
Le Taſſe que j'adore & le ſage Virgile,
Ces ombres dont ſouvent je brigue l'entretien
Ont daigné l'autre jour me dire quelque bien
De ce fameux Poëme, où, dans ſa jeune audace,
Ma Muſe s'eſſayant à marcher ſur leur trace,

(1) On ſait que Boileau, après avoir entendu la lecture d'une Pièce de Crébillon, s'écria : *Nos Pradons étoient des ſoleils en comparaiſon de cet homme.*

Célébra de Henri les exploits belliqueux.
Je n'y fais point agir les reſſorts merveilleux
De la machine antique, inviſible chimère
Qu'Héſiode inventa pour la gloire d'Homère.
On ne voit point chez moi de vieux Roi Latinus,
Inceſſamment flotter entre Enée & Turnus.
On n'y voit point non plus tous ces combats étranges
Des Dieux & des Mortels, des Diables & des Anges.
J'ai choiſi, créateur d'un nouvel Hélicon,
Un ſeul Dieu pour agent, le Vrai pour Apollon;
Et des graves atours de la Philoſophie
Ma Muſe eſt revêtue, & peut-être embellie.
Le calme ſur le front, mon Héros courageux
Marche tranquillement ſous un Ciel orageux:
D'un Parlement de Dieux les Chambres aſſemblées,
N'enflent point de mes Vers les rimes redoublées
Pour régler ſes deſtins, & lui donner des loix.
Henri ne doit qu'à lui ſes vertus, ſes exploits;
Il plaît ſans taliſmans, triomphe ſans miracles,
Et la voix de l'honneur lui tient lieu des Oracles.
Philoſophe guerrier, pacifique ſoldat,
De la paix amoureux, ſans craindre le combat,
Tranquille à ſes côtés, toujours grand, toujours ſage,
Mornay tirant l'épée au milieu du carnage,
Pour repouſſer la mort, & non pour la donner,
Eſt moins prompt à punir encor qu'à pardonner,
Voilà de ces Héros dignes qu'on les révère;
Telles ſont les beautés, dont le charme ſévère
A peut-être ſéduit Virgile & Torquato:
Peut-être que tous deux préfèrent *in petto*
D'utiles vérités à de ſtériles fables,
Et mes ſages leçons à leurs rêves aimables.

Rien n'eſt beau, rien n'eſt grand que par la vérité ;
Elle ſeule en tout tems fut ma Divinité :
Je hais le merveilleux qui n'eſt pas vraiſemblable ;
De la trahir peut-être on m'a jugé capable.
Eh bien ! porte avec moi tes regards éblouis
Sur le Siècle brillant du plus grand des LOUIS ;
Il m'a toujours ſemblé que dans ces tems célèbres,
On avoit mis l'Hiſtoire en Oraiſons funèbres
Aux Princes, aux Héros on prodiguoit l'encens ;
Et les Hiſtoriens, un peu trop courtiſans,
N'avoient point hérité des pinceaux de Tacite ;
Les Strada, les Maimbourg, & d'autres que l'on cite,
A force de tout dire, empêchoient de penſer.
Avoient-ils un combat, un ſiège à retracer ?
Nul fait n'étoit omis ; & ce long Répertoire
Etoit une Gazette & non pas une Hiſtoire.
Ah ! ce n'eſt pas ainſi que l'on peint les Héros :
J'ai de leurs grands exploits tracé de grands tableaux.
Charles, Pierre, Louis, aux Nations futures,
Seront tranſmis vivans dans mes larges peintures ;
Oui, ſans m'appeſantir à détailler leurs traits,
Ma plume impartiale en finit les portraits.
Les Tyrans à leur ſolde ont des plumes vénales :
Quand la mienne du Monde écrivit les Annales,
Sans égard pour les rangs, ſans égard pour les noms,
Je diſtinguai toujours les Titus des Nérons.
C'eſt-là que je montrai l'opinion volage
Gouvernant l'Univers du haut de ſon nuage,
Tyranniſant le Peuple & régnant ſur les Rois ;
C'eſt-là que des Humains j'ai défendu les droits,
Ces nobles droits qu'uſurpe un Tyran exécrable,
Quand l'innocent par lui meurt avec le coupable ;

C'eſt-là que j'ai ſurpris les Talens au berceau ;
Que j'ai vu par degrés s'allumer leur flambeau ;
C'eſt-là que j'ai ſur-tout prêché la tolérance ;
Et grace à mes efforts, ce fils de l'ignorance,
Ce deſpote ſacré, coloſſe ambitieux,
Qui cache avec orgueil ſa tête dans les Cieux,
Dont l'autel s'élevoit ſur les débris des Trônes,
Qui d'un pied dédaigneux marchoit ſur les Couronnes,
Le Fanatiſme enfin, contraint de ſe cacher,
N'oſe plus allumer ni torche, ni bûcher :
Galilée à préſent, ſans craindre aucuns déſaſtres,
Dans le centre des Cieux fixe le Roi des Aſtres ;
Mes chers concitoyens, Philoſophes charmans,
Ne s'entr'égorgent plus pour de vains argumens ;
On brûle moins de gens à Madrid, à Lisbonne ;
Et l'humanité ſainte habite la Sorbonne.

L'AIGLE brillant de Meaux a peint quelques Etats
L'un ſur l'autre tombant, croulant avec fracas ;
J'admire ſes efforts : mais ce mâle Génie
Devoit-il donc borner ſa carrière infinie ?
Sur le Peuple fameux par Moïſe adopté,
Son éloquent pinceau ſemble s'être arrêté.
Plus hardi, je parcours tous les lieux, tous les âges ;
Le Peuple qui du *Tien* (1) adore les images,
Celui qui d'Oromaſe encenſe les autels ;
Des uſages nouveaux & de nouveaux Mortels,
Voilà ce que j'ai peint : ſous ma plume féconde,
Un Eſſai ſur les mœurs eſt l'Hiſtoire du Monde.
Tel jadis Archimède, en un brillant faiſceau,
Aſſembla tous les feux du céleſte flambeau.

(1) Le Chinois.

Tacite fut pourtant mon vainqueur & mon maître;
Et ta bouche s'ouvroit pour le dire peut-être....
Laiſſe jaſer ma Muſe encor quelques momens :
Ecoute : as-tu bien lu tous mes petits Romans ?
C'eſt-là, c'eſt-là ſur-tout que, Moraliſte habile,
Je fais marcher de front l'agréable & l'utile,
Et qu'ornant mes leçons de riantes couleurs,
J'amuſe les Humains pour les rendre meilleurs.
Les Humains n'aiment point un Précepteur ſévère :
C'eſt-là qu'adroitement j'étends aux bords du verre
Le miel qui pouvoit ſeul, par ſes ſucs bienfaiſans,
De leurs vieilles erreurs guérir ces vieux enfans.

Je ne te parle point de mille bagatatelles
Que le temps, chaque jour, emporte ſur ſes aîles,
De mille petits vers, ouvrages du moment,
Où règnent la raiſon, le goût, le ſentiment;
Pourquoi les arrêter dans leur fuite rapide ?
Si j'allois, de ces vers louangeur intrépide,
Donner un bel éloge à chaque joli rien,
Je ſerois mon Flatteur, non mon Hiſtorien.
Ces fruits de mes loiſirs & non pas de mes veilles,
Tels que certains Sonnets, difficiles merveilles,
N'offrent point les beautés d'un Poëme complet;
Mais peut-être ils ont tout, puiſqu'ils ont ce qui plaît :
L'Art ne les dicta point; enfans de la Nature,
Leur charme le plus doux eſt d'être ſans parure.

Je ne te parle point du paſſager amour,
Que Thalie en mon cœur fit éclorre à ſon tour;
Elle n'a pas toujours rejetté mes fleurettes;
J'en ai même reçu quelques faveurs ſecrettes;

Mais en fidèle Amant je garde le tacet ;
Je dois me ſouvenir que j'ai fait l'*Indiſcret.*

As-tu vu quelquefois du milieu de ſon aire
L'Aigle altier s'élancer au ſéjour du Tonnerre,
Se perdre, s'égarer ſous la voûte des Cieux ?
As-tu vu quelquefois en de champêtres lieux
S'élancer l'hirondelle, & d'une aîle rapide
Raſer l'humble gazon, raſer l'onde limpide ?
Ainſi j'ai l'art heureux, dans mes écrits divers
D'imiter tour-à-tour ces habitans des airs :
Je monte avec fierté, je m'abaiſſe avec grace ;
Je réunis Sophocle, Anacréon, Horace,
Horace qui pénètre où s'aſſemblent les Dieux ;
Et plus ſemblable encor à l'Aſtre radieux
Dont les regards au loin chaſſent la nuit obſcure,
Flambeau des Arts, Soleil de la Littérature,
Toujours plein de clarté, de chaleur & de goût,
Dans le Monde ſavant je brille & ſuis par-tout.

Par de rares talens ſuffit-il d'être illuſtre ?
Non : la ſeule Vertu donne à l'Homme un vrai luſtre.
Beaucoup de Beaux-Eſprits que j'ai vus depuis peu,
Ont des velléités de ne pas croire en Dieu.
Pour moi j'y crus toujours ; ſur la Sphère étoilée,
Trône immenſe où s'aſſied ſa Majeſté voilée,
Toujours avec reſpect j'ai porté mes regards,
Et vu ſes traits empreints dans les Mondes épars,
Qu'aux marches de ſon Trône une chaîne balance.
Lucrèce réunit la force & l'élégance ;
Mais Polignac (1), en Vers auſſi beaux que les ſiens,
Célébra de mon tems des dogmes plus chrétiens ;

(1) Le Cardinal de Polignac, Auteur de l'Anti-Lucrèce.

C'eſt lui que je préfère, & c'eſt avec ce Sage
Que j'ai fait, comme on ſait, un aimable voyage
Devers ce joli Temple (1), agréable ſéjour,
Dont nous avons fermé la porte à double tour.

N'AI-JE pas prévenu les funeſtes ravages
D'une Hydre (2), qui du Styx va peuplant les rivages
De mères & de fils, d'épouſes & d'époux,
En tous lieux, à tout âge, expirant ſous ſes coups ?
Que ſais-je ? du cizeau des trois Sœurs infernales,
J'ai peut-être ſauvé ces trois Têtes royales,
Ces Frères vertueux, l'un de l'autre charmés,
Qui s'aimeront toujours autant qu'ils ſont aimés.

J'AI dit aux Souverains qui montoient ſur le Trône :
« Rois, n'ouvrez point l'oreille au Flatteur qui vous prône :
» Soyez juſtes, aimez les Loix & vos Sujets ».
Aux Miniſtres d'un Dieu de clémence & de paix :
« Meſſieurs, par la douceur convertiſſez les ames ;
» Ne vous hâtez point trop de condamner aux flammes
» De très-honnêtes gens, parce qu'ils ſont Payens ».
J'ai dit aux Etrangers, à mes Concitoyens :
« Mes frères, mes amis, ne faites point la guerre ;
» Vivez chacun en paix ſur votre coin de terre,
« Vous ſerez plus heureux ». J'ai parlé vainement :
Ils s'égorgent peut-être en ce fatal moment.
Indigné des affronts faits aux Dieux du Parnaſſe,
J'ai châtié ſouvent tes pareils avec grace ;
Eſt-ce un crime ſi grand ? Mes légers aiguillons
Ont défendu l'abeille en perçant les frélons.

---

(1) Le Temple du Goût.

(2) M. de Voltaire eſt un des premiers qui ait écrit en France en faveur de l'Inoculation.

Quand la mort eſt venue étendre ſur ma tête
Sa redoutable faulx, ſa faulx que rien n'arrête,
J'allois venger Lally d'un injuſte trépas.
Que n'ai-je auſſi point fait pour le pauvre Calas?
J'ai nourri, ſoutenu d'indigentes familles,
Fait bâtir une égliſe, & marié des filles.
S'il faut s'en rapporter à quelques gens de bien,
Je ſuis damné pourtant;... tu vois qu'il n'en eſt rien.
Plus clément qu'on ne croit, le Ciel permet qu'on penſe:
Des Juſtes, tu le vois, la juſte récompenſe
Eſt mon noble partage en ce bois fortuné;
Et content, je pardonne à ceux qui m'ont damné.
On ſourit à ces mots, & j'ai tout lieu de croire
Que mon ſage diſcours ſatisfit l'Auditoire.
Déjà, pour répliquer, mon Critique envieux
Ouvroit ſa bouche torſe, & ſes livides yeux
Etinceloient déjà d'une rage impuiſſante.
Un long fouet à la main, Alecton ſe préſente.
Zoïle, à ſon inſçu, de l'antre des Méchans
Venoit de s'échapper: à grands coups de ſerpens,
Elle le fait rentrer dans ſa priſon profonde,
Et purge le verger de ſon aſpect immonde;
Et moi, je fus conduit, par l'ordre de Pluton,
Sous le toît verdoyant d'un champêtre ſallon,
Où les chiffres divers de guirlandes unies
Faiſoient lire ces mots: *Au boſquet des Génies.*
Saiſi d'un ſaint reſpect, je ſalue à l'inſtant.
Mon conducteur me dit: *Avance, l'on t'attend.*
Au milieu s'élevoit un trône de fougère,
Siège qu'on deſtinoit à mon ombre légère.
J'y ſuis entre Corneille & Racine placé;
Leur laurier poétique au mien eſt enlacé.

L'Auteur

L'Auteur de Bajazet, qu'on aime & qu'on admire,
A les yeux attachés ſur ma tendre Zaïre.
Corneille lit Brutus. Le gravé Deſpréaux,
Non loin de nous aſſis, tient mes Diſcours moraux;
Je crois qu'il les compare à ſes belles Epîtres,
Et qu'à ſon indulgence il leur trouve des titres.
Pope, en me voyant-là, juge que tout eſt bien.
Arioſte ſourit, & ce n'eſt pas pour rien.
Anacréon, plus loin, décoiffe une bouteille;
Et boit à ma ſanté, ſous l'ombre d'une treille.
Des *Contes de Vadé*, qu'il loue ingénument,
La Fontaine à Vadé veut faire compliment;
Ses yeux cherchent par-tout cet Ecrivain ſublime.
Mais qu'entends-je? Boileau, mon Juge légitime,
Vient tout-à-coup ſur moi de porter ſon Arrêt.
Je rougirai long-tems d'un auſſi beau portrait,
Et mon Ami C** doutera qu'il reſſemble:
« Tous les eſprits divers, ſon eſprit les raſſemble ».

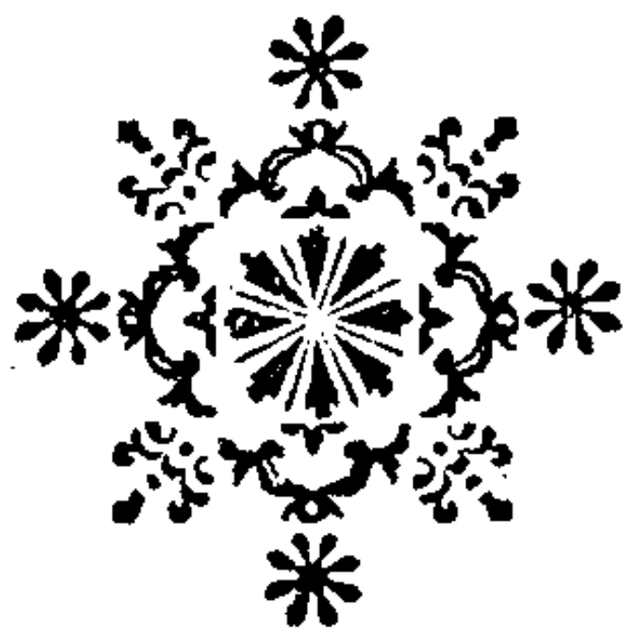
# ENVOI

## *A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.*

HONNEUR ſoit aux Quarante, & ſur-tout à Mercure.
J'ai ſu par ce Courier de la Littérature,
Dont ici nous liſons le léger bulletin,
Que dans le mois d'Auguſte, au Louvre, l'an prochain
Vous deviez couronner une hymne à ma mémoire.
Vous ſavez qu'en tout temps j'idolâtrai la gloire;

A ce noble concours je devois avoir part.
L'ingénieux Marot, & le fameux Ronſard,
Et mille autres encore, à l'exemple d'Horace,
Se ſont loués jadis avec beaucoup de grace.
Malherbe nous a dit, dans un ſonnet charmant :
*Ce que Malherbe fait dure éternellement.*
Ces Meſſieurs ont du bon ; mais chacun ſait de reſte,
Que ſe louer vivant c'eſt être peu modeſte.
Vous ne me ferez point de reproche pareil.
Depuis aſſez long-temps de mon dernier ſoleil
J'ai vu l'éclat s'éteindre ; & j'ai pu me permettre,
Sans alarmer l'Envie & ſans me compromettre,
De dire un peu de bien de mes vers & de moi.
Vous qui de me juger avez le noble emploi,
Si l'on a couronné ma Muſe octogénaire,
Faites-le moi ſavoir le prochain Ordinaire :
Elle a jaſé long-temps, trop tard je l'apperçoi ;
On eſt un peu bavard quand on parle de ſoi.

*Aux Champs Eliſées, le 30 Auguſte 1778.*



# POÉSIES DIVERSES.

## ÉPITRE (1)

### *A HYGIE, DÉESSE DE LA SANTÉ.*

COMPAGNE & ſœur de la jeuneſſe,
Toi, qu'au ſein de la volupté,
Des plaiſirs & de la molleſſe,
On perd ſouvent avec gaieté,
Et que l'on regrette sans ceſſe;
Toi, qui du pauvre es la richeſſe,
Hygie, aimable Déité,
Fille du grand Dieu d'Epidaure,
Pourquoi de tes heureux préſens
Priver, à la fleur de ſes ans,
Une Princeſſe (2) qu'on adore?
Lorſqu'il n'eſt rien que notre cœur
Ne revère & n'admire en elle,
Pour lui refuſer ta faveur,
Qu'a-t-elle fait? Réponds, cruelle.

(1) Cette Epître a été inſérée dans le Journal de Paris, le 27 Janvier de l'année 1782.

(2) Madame la Comteſſe d'Artois venoit d'eſſuyer une grande maladie.

Avec quelle tendre bonté
Elle ſoulage l'indigence !
Et du rang & de la puiſſance
Tempère l'éclat redouté !
Elle a cette affabilité,
Emule de la bienfaiſance,
Par qui même, ſans qu'elle y penſe,
Un nouveau prix eſt ajouté
A tous les dons qu'elle diſpenſe.
Telle eſt Thérèſe trait pour trait;
Je n'ai point flatté mon modèle,
Et tant de vertu méritoit
Que tu lui fuſſes plus fidèle.

Dieux, quels dangers elle a courus
Tant qu'a duré ta longue abſence !
Que de maux hélas ! non prévus,
Ont attaqué ſon exiſtence !
Elle alloit périr de langueur,
Semblable à la nouvelle fleur
Que bat le ſouffle de Borée,
Et qui ſans force & ſans couleur
Voit ſous le poids de la chaleur
Succomber ſa tige altérée....

C'eſt aux ſoins d'un Epoux chéri
Que l'on doit ſa convaleſcence;
Quand l'ame eſt heureuſe, je penſe
Que le corps eſt bien-tôt guéri.
Santé, Déeſſe trop volage,
Comble notre félicité,
Et par ton retour ſouhaité
De l'Hymen achève l'ouvrage.

Avec ton cortège enchanteur
Les Amours, les Jeux & les Graces;
Reviens calmer notre terreur
Et de Thérèſe orner les traces;
Reviens, au chevet de ſon lit,
Vis-à-vis de l'Epoux qui l'aime,
Et qui tendrement lui ſourit,
Reviens te placer en troiſième.

Tu m'exauces; du haut des Cieux,
Sur un nuage radieux,
Verſaille enfin te voit deſcendre,
Et ton baume délicieux
Déjà commence à s'y répandre,
Thérèſe vit encor pour nous;
Sa force renaît et s'augmente,
A ſon tour, de l'air le plus doux,
Soulevant ſa tête charmante,
Elle ſourit à ſon Epoux.
De Horne, Audirac, la Bordère,
De Pluton bravant le courroux,
Eſpèrent bientôt à ſes coups
Ravir celle qui nous eſt chère.
Morphée autour de ſes rideaux,
Verſant par degrés ſes pavots
A fait au loin fuir l'inſomnie;
Et tout à notre ame attendrie
Annonce la fin de ſes maux.
A l'inſtant même qu'il commence,
L'Hiver n'eſt pas loin de finir;
Pas à pas le Printems s'avance
Porté ſur l'aîle du Zéphir;

Dans les rians bosquets de Flore
Thérèse encor pourra cueillir
La jeune fleur prête d'éclore,
Et par un Peuple qui l'adore,
Aux rives de la Seine encore
Elle ira s'entendre bénir.

Divinité, que je rappelle,
Tu ne m'es pas toujours fidelle,
Tu m'échappes de tems en tems;
Moi-même en de certains instans
J'éprouve une langueur mortelle.
Avec les jours de mon printems,
Dusses-tu fuir à tire d'aîle,
Pour moi seulement sois cruelle :
Je consens à ne plus te voir,
Si pour Thérèse moins rebelle
Et prompte à remplir notre espoir,
Tu restes à jamais près d'elle.

# A M. L'ABBÉ DELILLE,

*Qui venoit de m'envoyer ſon Poëme des Jardins.*

AUX autels des Dieux bienfaiſans,
Jadis on ſuſpendoit de champêtres guirlandes :
O combien je vous dois de ſemblables offrandes
Pour vos vers doux & ſéduiſans !
O combien je vous dois !... Que dis-je !
Virgile eut le projet de chanter les Jardins :
Il les chanta peut-être, & peut-être en vos mains
Du Poëme, antique prodige,
Le ſort a fait paſſer les reſtes clandeſtins.
Du Théocrite des Romains
N'avez-vous pas le génie & le ſtyle ?
Même feu, même verve animent vos leçons ;
Et ſi j'en crois mes très-juſtes ſoupçons,
Vous n'avez point ceſſé de traduire Virgile.

# ÉPITRE AU VAUDEVILLE.

FILS aimable de la gaîté,
Cher & gracieux Vaudeville,
Paris, ce séjour enchanté,
Redevient donc ton domicile!
Salut, joie & prospérité!
Au Français tu dois la naissance,
Comme lui, malin, indiscret (1),
Vif, léger, ami de la danse,
Vous vous ressemblez trait pour trait.
Il est encore, il est en France,
Des ridicules, des travers,
Plus dangereux que l'on ne pense,
Peins-nous les dans tes petits vers.

Pour des Sultanes de Théâtre,
Gaiement on se ruine encor,
Des Midas, plus vils que leur or,
Exigent qu'on les idolâtre.
La mode est notre Déité;
Liés de ses chaînes légères,
Nous n'avons que sa volonté,
Et nous traitons en étrangères
La raison & la vérité.
Sur les rives Aganippides
Il est encor des imposteurs,
De lâches calomniateurs,
Qui, guidés par les Euménides,

(1) C'est le nom que lui donna Boileau. *Art. Poét.*

De leur fiel fouillent les neuf fœurs ;
Et qui de leurs langues perfides
Enfoncent les dards homicides,
Même au ſein de leurs Bienfaiteurs.

Ces monſtres ſont de tous les âges ;
Mais nous avons des perſonnages
Coupables de moindres forfaits,
Du monde uſurpant les hommages ;
Et qui n'en troublent point la paix :
Le goût, les talens, tout ſuccombe.
Que de grands hommes ſous la tombe
Qui n'auroient dû mourir jamais !
Le Permeſſe, en proie aux orages,
Ne voit croître ſur ſes rivages
Que des chardons ou des cyprès.
Pour réparer cette diſette,
Par qui le Pinde eſt aux abois,
N'eſt-il pas tel & tel Poëte
Qui dans chaque feuille du mois
Se fait, par ſa Muſe diſcrete,
Déifier en tapinois ;
Et qui, ſous l'abri tutélaire
De ce manège clandeſtin,
Se coîffe de ſa propre main,
Des cent couronnes de Voltaire ?

Toi, dont le Sage & d'Orneval
Renouvellèrent la ſaillie,
Arme-toi, ſuccède à Thalie,
Oſe devenir ſon rival.
Hélas ! maintenant ſur la ſcène
Elle eſt ſoumiſe à d'autres loix ;

Et par le tragique Bourgeois
Laiſſant envahir ſon domaine,
Vêtue en long habit de deuil,
Elle s'agite, ſe démène,
Et le glaive au poing ſe promène
Autour d'un lugubre cercueil
Qu'elle diſpute à Melpomène.

Arme-toi, ſaiſis tes pinceaux;
Et viens, d'une main aguerrie,
Sur les méchans & ſur les ſots
Décocher ton artillerie:
Mais ne ſouille point tes portraits
Par ces rébus à doubles faces,
Qui font baiſſer les yeux aux Graces;
Et deshonorent tes couplets.
Laiſſe aux Léandres des parades
Toutes ces équivoques fades
Dont s'amuſent tant nos Laïs:
De ces Dames les cœurs flétris
N'attachent vraiment quelque prix
Qu'au rire né de la licence.
Point de volupté ſans décence,
Vaudeville, c'eſt mon avis;
La Divinité que j'encenſe
N'eſt point celle de Sibaris:
Les plaiſirs purs de l'innocence
De remords ne ſont point ſuivis;
Voilà ceux dont je ſuis épris,
Et je t'en fais la confidence,
J'ai des mœurs, même dans Paris.

# ÉPITRE

*A M. DUSAULX, Traducteur de Juvénal.*

POUR rendre en vers heureux les beaux vers de Virgile,
Qu'un autre, s'il le peut, l'emporte ſur Delille;
Qu'ils ſoient latins, français, j'adore les beaux vers.
J'aime cet art qui ſçait nous reproduire
Des Grecs & des Romains les chefs-d'œuvre divers;
Mais je prétends ſur-tout qu'en ce ſiècle pervers,
C'eſt Juvenal qu'il faut traduire.
De ſon ſtyle âpre et fier les tours audacieux,
Son zèle pour les mœurs ſaintement furieux,
Doivent à votre plume énergique & fidelle
Une vie, & ſur-tout une force nouvelle;
Tel aux bords de la Seine un pompeux oranger,
Venu des plus charmans rivages,
S'étonne de fleurir ſous un Ciel étranger
Que voilent de ſombres nuages.
Dans notre cher pays natal
Du flatteur de Mécène on priſe fort la grace:
Vous l'eſtimez auſſi, vous penſez qu'au Parnaſſe
Il a mille rivaux, & qu'il n'a point d'égal:
Soyons vrais cependant, tout iroit-il plus mal,
Si nos Lettrés nombreux, à l'eſprit fin d'Horace
Joignoient, ainſi que vous, l'ame de Juvénal?
Si des ſots amans de la rime
Laiſſant dormir en paix le ridicule eſſaim,
Ils oſoient plus ſouvent, au nom du genre humain,

Plaider les intérêts du foible qu'on opprime?
S'ils venoient, leur foudre à la main,
Jusques dans ses Palais faire trembler le crime?
Nous avons nos *Cluviénus*;
Qu'ils soient pour la petite guerre,
J'y consens; mais nos *Crispinus*
Doivent tomber fumans sous les coups du tonnerre?
Sommes-nous donc si riches en vertus?
A Paris, de même qu'à Rome,
N'est-ce point sur l'habit que l'on juge de l'homme?
Un Grand, au bord du Tibre, avoit-il des flatteurs
Plus insidieux que les nôtres?
Le luxe, plus d'adorateurs,
Et l'Athéisme plus d'Apôtres?
Monstres de luxure & d'orgueil,
Les *Saufeïa*, les *Thimeles*,
Pour le malheur de Rome, hélas! furent trop belles;
Mais celles qu'on nous peint sous le nom de Merteuil (1),
Est-ce chez les Romains qu'on en prit les modèles?
Que vois-je tout à coup? sur de l'or en monceaux
Un spectre à l'œil cave, au front morne
Assis & calculant sous de pâles flambeaux!....
C'est le démon du jeu: sa fureur est sans borne
Fuyons. Ce Dieu cruel dont vos larges (2) pinceaux
Nous ont si bien tracé l'épouvantable image,
Dans Paris, malgré vos tableaux,
N'a-t-il pas encor notre hommage?

---

(1) C'est le nom d'un personnage du Roman des Liaisons dangereuses.

(2) M. Dusaulx est auteur d'un excellent Ouvrage sur la passion du jeu.

Mais que fais-je ? De Juvénal
Voudrois-je imiter la furie,
Et citer à mon tribunal
Tous les fléaux de la patrie ?...
Taisons-nous, & suivons de vertueux penchans,
Si nous les avons en partage ;
La conduite de l'homme sage
Est la satire des méchans.

# THALIE (1)

*AUX Comédiens Français, au sujet de leur nouvelle Salle.*

ECOUTEZ, Messieurs les Acteurs,
Ecoutez ma plainte folâtre :
Lorsque vous changez de Théâtre
Ne pourriez-vous changer d'Auteurs ?
Melpomène, ma sœur altière
Peut encor descendre chez vous :
La Harpe, Ducis, & le Mierre,
Lui rendent des soins assez doux ;
Mais comment y suis-je traitée ?
Jadis on y suivoit ma loi,
Et maintenant, ah ! je le voi,
A peine y suis-je regrettée,
A peine y songe-t-on à moi.
Du lamentable la Chaussée

(1) Cette Pièce a paru dans le Journal de Paris, le jour de l'ouverture du nouveau Théâtre Français.

Les lamentables ſucceſſeurs,
De mes Etats m'ont expulſée,
Et noyé mes ris dans les pleurs.
Quoique veuve encore & jolie,
D'un voile de mélancolie
Par eux mon front eſt revêtu:
Hélas ! dans ma juſte furie,
Faudra-t-il que je me marie
Avec Boniface Pointu ?

# VERS

*SUR la dernière expoſition des Tableaux au Sallon du Louvre.*

OU ſuis-je ! Quel ſpectacle à mes yeux ſe déploye ?
D'où viennent ces enfans de Mars ?
Quel eſt ce Roi ? Ce camp ? Et de la vieille Troye
Quelle main en ces lieux éleva les remparts ?
Eſt-ce une illuſion ? Un ſonge ? Une chimère ?
Je vois les demi-Dieux qu'a célébrés Homère;
Je vois cent prodiges épars
Qu'avec raviſſement tout un peuple contemple.
Vous, qui charmez le cœur, ainſi que les regards,
Ah ! je vous reconnois, je ſuis dans votre temple,
Je ſuis dans le Temple des Arts.
Beaux-Arts, je vous ſalue, & vous, nouveaux Appelles,
Modernes Phidias, dont les talens divers
Sur des blocs animés, ſur des toiles fidelles,
Nous reproduiſent l'univers ;

Evoquez des tombeaux les grands hommes, les belles;
Ils ſont dignes de vivre une ſeconde fois;
Mais rendez ſur-tout immortelles,
Les grandes actions des Rois.
Mes vœux ſont exaucés, des peuples Suédois
Guſtave s'eſt nommé le père,
Et déjà (1) je les apperçois
Proſternés à ſes pieds bénir ſon joug proſpère.
De Voltaire pour moi que la vue a d'attraits!
A peine dans la tombe il venoit de deſcendre
Mes larmes ont baigné ſa cendre.
Le voilà, c'eſt lui-même, oui, tels furent ſes traits:
Aux plus grands honneurs déſormais
S'il n'avoit pas droit de prétendre,
Il revivroit ici, pour ne mourir jamais.
Qu'apperçois-je plus loin? ce Sage qui médite
A le voir de plus près m'invite.
Dieu! c'eſt l'aigle de Port-Royal,
Le ſublime et ſombre Paſcal.
Mortels, faites ſilence, oui, tout vous le commande;
Admirez-le, mais ſans parler:
Oui, craignez qu'il ne vous entende,
Ou perdez les ſecrets qu'il doit vous révéler.
Mais quel eſt ce vieillard que ce grouppe environne?
Un Monarque, pour lui, deſcendu de ſon trône
Le fixe avec bonté, le ſoutient dans ſes bras.
Approchons.... ce viſage blême....
Ces traits défigurés... Ne me trompé-je pas?...
Leonard de Vinci, des portes du trépas
Seroit-il revenu pour ſe peindre lui-même?

---

(1) Alluſion aux eſquiſſes d'un tableau projetté, qui ſe trouve ſous le N°. 53.

Quel feu ! quelle nobleſſe & quelle vérité !
C'eſt lui, dont la touche peut-être...
Non, non, dans ce tableau dont je ſuis enchanté ;
L'élève, en le peignant, vient d'égaler ſon maître.
Des talens & des arts inquiets détracteurs,
Vantez-nous à préſent les Romaines Ecoles,
Soyez à nos dépens de vils adulateurs,
Et trouvez-nous légers, impatiens, frivoles.
Nous le ſommes ſans doute, oui, tels ſont nos défauts :
Mais ſoyons vrais auſſi, que ſerviroit de feindre ?
Ainſi que les Romains nous avons nos héros,
Et nous ſçavons comme eux les chanter & les peindre.
Et vous d'Angiviller, eſprit ſage & profond,
Vous qu'à la Cour on aime autant qu'au double mont ;
Voulez-vous des talens protecteur noble & juſte,
Rendre à ces Orphelins leur antique ſplendeur ?
Et moderne Mécène, aux jours d'un autre Auguſte
Des beaux ſiècles de Rome imprimer la grandeur ?
Des enfans de Minerve encouragez l'ardeur,
Le Français que l'on encourage
Aux plus rudes travaux eſt prompt à ſe plier ;
Les mortels étonnés contemploient ſon ouvrage :
Et l'ouvrage à la fin étonne l'Ouvrier.

# A L'AUTEUR

*D'UN Ouvrage de Métaphyſique lumineux, mais mal écrit.*

AMI très-cher, vous tenez le flambeau
Qui dans vos mains vainqueur de l'impoſture,
Et diſſipant la nuit de la nature,
Vous peut ouvrir l'étroit chemin du beau.
Ce n'eſt là tout. Pour ſauver du tombeau
Un long diſcours ſur l'eſſence des choſes,
Il faut encor que des fleurs demi-cloſes,
Couvrent un peu la maigre nudité
De ces grands mots & d'effets & de cauſes.
Voyez Vénus : cette Divinité,
Avec des fleurs relève ſa beauté :
Je penſe moi, qu'une écharpe de roſes
N'iroit point mal, même à la Vérité.

# A UN ABBÉ JOURNALISTE.

L'HISTORIEN de la nature,
L'éloquent & ſage Buffon,
Venoit d'achever la peinture
Du monde dont le grand Newton
Nous a dévoilé la ſtructure,
De ce monde, où l'homme, dit-on,
Si fier & si vain de ſon être,

Aux regards du ſouverain Maître
N'eſt pas plus que l'humble ciron.
Indigné des élans ſublimes
De ce Philoſophe orateur,
Qui du Ciel ſonde la hauteur
Et les myſtérieux abymes,
Où ſe cache le Créateur,
Dans vos pamphlets périodiques
Contre lui vous avez tonné :
Du Pinde les neuf ſœurs pudiques
L'ont vainement environné
De leurs égides pacifiques ;
Malgré d'auſſi puiſſans remparts,
Vous avez cru le mettre en poudre,
Perſuadé que vos pétards
Auroient la vertu de la foudre.

Maintenant moins audacieux
Juſqu'à moi vous daignez deſcendre :
Vous laiſſez l'Aigle dans les Cieux
Et voulez me réduire en cendre.
Hélas ! de mes écrits divers
Connoiſſant la foibleſſe extrême,
Et de ma proſe & de mes vers,
Souvent peu ſatisfait moi-même,
J'ai le front humblement courbé
Sous le redoutable anathême
Que me lance Monſieur l'Abbé,
Des lettres Pontife ſuprême.

Mais l'ami que j'ai célébré
Celui qui me ſervit de guide
Et que les Graces ont pleuré
Comme le ſucceſſeur d'Ovide,

Pourquoi l'attaquant ſans pitié
Juſques dans le Royaume ſombre
Briſer l'autel que l'amitié
Venoit d'élever à ſon ombre ?
Hélas ! ce fut donc vainement
Qu'en proie à des regrets ſincères,
De quelques roſes éphémères
Ma Muſe orna ſon monument,
Et qu'aux ſons de mon luth débile
Et par mes larmes détendu,
Le malheureux eſt deſcendu
Au tombeau ſon dernier aſile.

Deux fois le père des Saiſons
A fait renaître les gazons
Qui verdiſſent loin de la ville,
Depuis que par la mort frappé
Dorat d'ombres enveloppé
Goûte un repos doux & tranquille,
Et vous venez en ces inſtans
Remuer ſa cendre paiſible (1),
Et ſans reſpect pour les talens
Forcer l'enceinte inacceſſible,
Où, contre l'ire des méchans
Se retranche l'ombre inviſible
D'un Poëte dont les accens
Charment encor le cœur ſenſible
Et des Belles et des Amans !
L'envie en ſa rage cruelle,
Ne déchire que les vivans :

(1) Voyez le Journal de MONSIEUR, N°. 25, de l'année 1781.

On ne voit guère ses serpens
S'attacher aux mânes errans
Autour de la sombre nacelle ;
Admirez-vous, il en est tems,
Vous avez été plus loin qu'elle.

L'heureux talent ! le doux métier !
C'est dans votre prochain cahier
Qu'en l'honneur du goût & des lettres
Vous devez bien me rudoyer :
Pour ma prose point de quartier,
Point de grace à mes hexamètres ;
Oui, j'implore votre courroux.
Le peintre du Célibataire,
Dont le souvenir m'est si doux,
Bailli, d'Alembert, & Voltaire,
N'ont-ils pas ressenti vos coups ?
Le panégyriste sensible
De *Suger*, & de *Montausier*,
A-t-il garanti son laurier
De votre emportement risible ?
Faites-moi subir les destins
De ces maîtres dans l'art d'écrire ;
Vos extraits que l'on croit malins
M'honoreront, loin de me nuire.

Des Muses noble défenseur,
Allons, armez-vous pour ces Dames ;
Aiguisez deux mille Epigrammes
Qui puissent me percer le cœur,
Faites ouvrir le champ d'honneur ;
Attaquez-y mes opuscules,
Et venez la lance à la main,

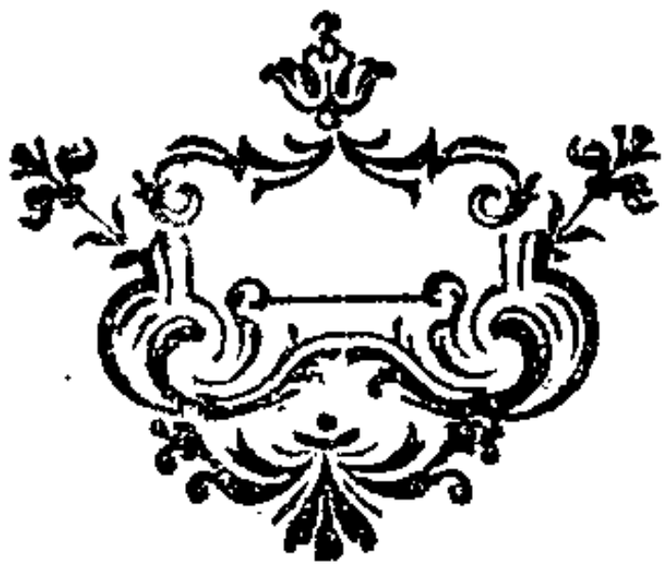
Cuiraſſé de fer & d'airain,
Aux yeux de tout le genre humain,
Me défier pour des virgules.

# LE DOGUE SINGULIER.

## *FABLE.*

DEBOUT, auprès d'un Temple antique,
Un Dogue, qui jamais n'avoit ſçu la muſique,
De ſes longs hurlemens fatiguoit les échos,
Député par ſa République
Un Danois lui parle en ces mots,
En s'avançant ſous le portique :
« Salut, ami, que fais-tu là ?
» Quel eſt ce Temple que voilà ?
Ce Temple, répond-il, eſt celui de Mémoire :
J'ai le paſſe-tems aſſez doux
D'en écarter les Amans de la gloire,
Et le ſublime emploi d'aboyer contre eux tous.
Les rochers d'alentour ſans ceſſe retentiſſent
De mes cris ſourds & redoublés.
Entends-tu les échos ! Comme ils en ſont troublés !
Les Immortels même en frémiſſent.
Malheur à l'inſenſé, malheur à l'imprudent
Qui tôt ou tard s'expoſe à tomber ſous ma dent !
Il ne retourne point chez lui ſans écorchure.
Pour me rendre aux mortels encore plus fatal,
Apprends que je broche un Journal,
Où nul n'eſt à l'abri de ma noire morſure.

Où de tout je fais bien ou mal
La plus redoutable cenſure.
» De quelle race es-tu ? Qui te donna le jour ?
Lui dit alors ſon camarade.
» Des Danois la ſuperbe Cour
» M'a fait Conſeiller d'ambaſſade,
» Et de ſa part ici je me viens informer
» S'il faut te haïr ou t'aimer,
» Avec toi vivre en paix, ou te faire la guerre » ?
Haïſſez-moi, répond l'animal irrité ;
Il n'eſt point avec moi de trève, de traité :
Haïſſez-moi : d'effroi je veux remplir la terre,
Et guerroyer inceſſamment :
Puis-je avec ton Sénat me conduire autrement ?
En deux mots voici mon hiſtoire.
Dans ces lieux que du Styx entoure l'onde noire,
De Mégère autrefois Cerbère fut l'amant ;
Tous deux avoient de quoi ſe plaire
Et je naquis de leurs ébats :
Sur les plus nobles chiens je dois avoir le pas,
Je ſuis un Dogue littéraire.



# ALCIDAMAS.

LA pauvreté des vertus eſt la mère,
A dit un Sage : au vrai Sage en effet,
La pauvreté loin de paroître amère,
Pour lui du Ciel eſt le plus doux bienfait.
Alcidamas, tout fier de ſa détreſſe,
Va répétant, d'un air préſomptueux,
Cet apophtegme, il ſe vante ſans ceſſe
De mépriſer, de haïr la richeſſe,
Mais il eſt pauvre, & n'eſt point vertueux.

# ÉLÉGIE

*SUR la mort de M. BORDES, de l'Académie de Lyon.*

IL n'eſt donc plus ce ſage aimable
Si modeſte au ſein des ſuccès ;
L'ami des arts & de la paix
Eſt tombé ſous les coups du ſort inexorable.
Vous, qui de fleurs & de cyprès
Couvrez peut-être encor ſon urne funéraire,
Vous, ſes concitoyens, dites s'il fut jamais
Un mortel plus digne de plaire
Et plus digne de vos regrets.
Déjà tremblantes ſur leur trône
Les ſciences voyoient chanceler leur couronne.

Rappellez-vous ce tems pour lui si glorieux
Où, deux fois enflammé d'un couroux légitime,
Il vengea d'un affront sublime
Ces augustes filles des Cieux :
Ce tems où sa muse plus fière,
Amante de l'humanité,
Au tribunal vengeur de la postérité
Dénonça des héros la valeur meurtrière :
Comme eux il s'ouvrit les sentiers
D'une immortalité brillante ;
Mais peu semblable à leurs lauriers,
Sa palme ne fut point sanglante :
Et du tems bravant les efforts
Elle fleurira sur vos bords
Sans vous inspirer d'épouvante.
Quand pour le luth d'Anacréon
De Pindare il quittoit la lyre,
Comme il faisoit à la raison
Approuver, même son délire,
En le lisant alors ne croyoit-on pas lire
Chaulieu, Saint-Aulaire, Hamilton ?
Oh ! qui me le rendra cet ami véritable
Que les Muses m'avoient donné !
Sur le Permesse redoutable,
Où je fus si jeune entraîné,
Mon fragile vaisseau d'écueils environné
Sans ce pilote respectable
Pourra-t-il maintenant aux vents abandonné,
Braver leur choc épouvantable ?
Il n'est plus, c'en est fait, je le regrette en vain ;
Et l'on ne fléchit point l'inflexible destin.
En quel lieu repose sa cendre ?

Hélas ! faites-le moi ſavoir,
O vous, qui venez de lui rendre
Et le dernier honneur, & le dernier devoir.
Dans quel réduit paiſible & ſombre
A-t-on dreſſé ſon monument ?
Où penſez-vous qu'en ce moment,
Où penſez-vous qu'erre ſon ombre ?
Semblable aux voyageurs pieux
Qui vont d'un cœur religieux
Saluer le tombeau d'Horace & de Virgile,
Auſſi-tôt que dans vos climats
Les deſtins conduiront mes pas
J'irai viſiter cet aſyle;
Et ſi depuis long-tems retenu dans Paris
Mes mains n'ont pu fermer ſa débile paupière,
Elles pourront du moins ſur cette froide pierre
Qui couvre ſes triſtes débris,
Elles pourront du moins, ſoigneuſes de la gloire
Du plus vertueux des amis
Graver cet hymne à ſa mémoire.

# SUR L'USAGE DE LA VIE.

LA vie eſt courte, & ſon peu de durée
Nous dit qu'il faut la ménager :
Et l'homme toutefois ſûr qu'elle eſt meſurée,
Ne travaille qu'à l'abréger.
Eſt-il enfant ?.... à peine il commence de vivre
Aux ſouffrances alors, aux douleurs tout le livre :
Adoleſcent ? Des jeux des plaiſirs, des Amours
L'eſſaim tumultueux l'égare,
Dans l'âge mûr il ſe prépare
A ne rien faire en ſes vieux jours.

# VERS

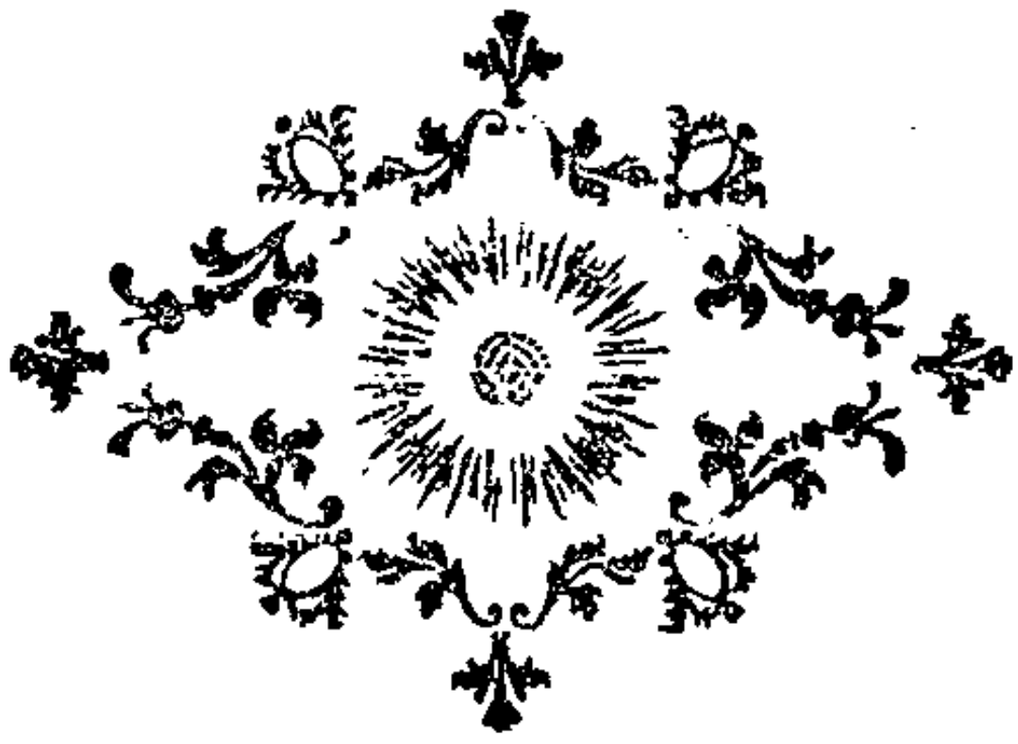
*A M. ROUCHER, sur son dernier succès.*

AINSI donc, par tes soins heureux,
Le pauvre voit, dans sa détresse
Plus d'un bienfaiteur généreux,
Chercher avec délicatesse
A soulager ses maux affreux.
Pour un cœur honnête & sensible
Est-il un succès plus brillant ?
J'ai vu des palmes du talent
S'orner ta jeunesse paisible,
A notre estime il a des droits,
Le verd laurier qui te décore ;
Le Ciel te gardoit toutefois
Un triomphe plus doux encore.
Pour un père tout éploré,
Tu n'as point en vain imploré
La pitié d'un monde équitable ;
Voilà la gloire véritable,
Tu ne mourras point ignoré.
Qu'une couronne académique
Embellisse le front vainqueur
D'un jeune athlète poétique,
Pour moi, la couronne civique
Plairoit cent fois plus à mon cœur.
Peut-il se donner quelque lustre,
Le mortel d'honneurs revêtu ?

Oui, mais s'il manque de vertu,
Que je le plains ! Il n'eſt qu'illuſtre.
Le bon (1) Veillard, graces à toi,
Verra rétablir ſa chaumière :
Déjà ſe diſſipe l'effroi
Qui troubloit ſa famille entière :
Ah ! ſi l'envie à l'avenir
Te peut montrer quelqu'indulgence ;
Puiſſe-t-elle ſe ſouvenir
Qu'au moins prompt à la prévenir,
Tu fus utile à l'indigence.

---

(1) La foudre étoit tombée ſur la maiſon de cet honnête payſan ; & M. Roucher, dans une Lettre à MM. les Auteurs du Journal de Paris, avoit intéreſſé pour lui toutes les ames ſenſibles.



# VERS

*A M. le Comte* DE BUFFON, *pour le remercier du présent qu'il m'a fait d'une gravure dédiée aux Mânes de J. J.* ROUSSEAU.

De tes mains, ô Buffon, quand je reçus l'image
Qu'elles se plurent à m'offrir,
Je sentis dans mon cœur l'impatient desir
De te rendre un nouvel hommage :
Mais ce desir ambitieux
Puis-je le satisfaire ? Au sommet du Parnasse,
Si je cours implorer mes Dieux,
Je t'y vois le front dans les Cieux.
Ton vénérable aspect impose à mon audace
Un silence religieux.
Ma Muse, sans baisser les yeux,
Ne peut te contempler en face :
Ma Muse, jusqu'à ce moment
Foible, hélas ! autant que timide,
Resta cachée aux bois de Gnide,
Où la retient un Dieu charmant :
En vain elle te voudroit rendre
Le tribut que tu dois attendre,
Le pur tribut du sentiment.
O vous donc qui marchez sur les traces d'Appelle ;
Accourez, ma voix vous appelle :
Accourez, armez-vous de vos pinceaux brillans,
J'ai chanté Buffon sur ma lyre.
Ce n'est point assez, je le sens,

Pour mieux le célébrer uniſſons nos talens :
Et, s'il ſe peut enfin, partagez mon délire,
Et ſuppléez à mes accens.
Vos crayons ennemis de l'humaine impoſture,
Me retracent ici, dans l'effroi (1), dans le deuil,
La ſainte vérité, la vertu, la nature,
Prêtes à ſuccomber ſous l'effort de l'orgueil.
Il doit plaire au Sage, au Poëte,
Ce philoſophique tableau ;
Mais votre ſublime palette
Nous en peut créer un plus beau.
Offrez-nous Montbart ſur vos toiles,
C'eſt-là qu'avec tranſport Buffon vole au printems :
C'eſt-là que ſes travaux conſtans,
De l'auguſte nature ont ſoulevé les voiles,
Et percé l'abîme du tems.
C'eſt-là qu'un jour l'Auteur d'Emile,
Venu pour admirer le prodige du lieu,
Sur le ſeuil de ce docte aſyle,
S'arrêta proſterné comme au temple d'un Dieu.
Buffon étoit abſent. Des Zeuxis d'Auſonie,
Zeuxis Pariſiens, ſi vous êtes jaloux,
Ce ſujet eſt digne de vous.
Que dis-je ! Il vous promet une gloire infinie ;
Peignez le Génie à genoux
Devant l'attelier du Génie.

---

(1) Alluſion à la Gravure qui m'a été donnée.

# RÉPONSE

## *De Madame* DE LA FAYETTE, *à l'Epître que l'Auteur de l'*Aveugle par amour *lui a adressée à la tête de ce Roman.*

Des Champs-Elisées, le premier des Calendes de Juin 1781.

LE séjour le plus gracieux
N'est pas toujours le plus aimable;
Souvent trop de bonheur accable:
L'ennui même habite les Cieux.
Cette maladie incurable,
Et des Monarques & des Dieux,
Pénétroit jusques dans ces lieux,
Et de son sommeil redoutable,
Commençoit à frapper nos yeux.
Un aveugle, non pas le vôtre,
Mais ce fripon, ce bon apôtre,
Si connu par ses jolis tours,
En un mot, l'aîné des Amours,
L'Enfant qu'à Cythère on adore,
Arrive en ce séjour charmant,
Et tel que le Dieu d'Epidaure:
De cet ennui qui nous dévore,
Nous promet le soulagement;
Il me prie, avec un sourire,
De lui détacher son bandeau:
Je le détache, & sans mot dire,

Il nous lit un Roman nouveau ;
Celui que vous venez d'écrire
A la lueur de ſon flambeau,
Et que déjà Paris admire.
Toutes les ombres à l'inſtant
Que ce Dieu rendit malheureuſes,
Toutes ces ombres ſi fameuſes
Par leur amour tendre & conſtant,
Toutes en cercle ſe rangèrent,
Et pêle-mêle ſe preſſèrent,
Autour du Souverain des cœurs.
Bientôt ſur le ſort d'Eugénie (1),
Elles répandirent des pleurs,
Et de vos crayons enchanteurs
Louèrent ſur-tout la magie.
*Sapho* diſoit, en ſoupirant,
On ne ſauroit peindre mieux qu'elle
Les preſtiges de cet enfant
Qui ſubjugue la plus rebelle ;
Son art du mien eſt triomphant.
D'Abeilard l'amante emportée,
Crut revivre dans vos tableaux,
Et vous ſuſpendîtes les maux,
Que ſouffroit ſon ame agitée.
Un plus vieil aveugle à ſon tour,
Homère vous rendit les armes,
Et de ſes yeux privés du jour,
Tombèrent même quelques larmes.
Les Deſmarets, les Scuderis,
Renonçant à leur vaine gloire,

(1) Principal perſonnage de l'Aveugle par amour.

Reſtèrent

Reſtèrent confus & ſurpris,
Et vous cédèrent la victoire,
Quoiqu'ils aiment fort leurs écrits.
Que dis-je ! Ils briſèrent leurs plumes,
Et dans le milieu du Léthé,
Soudain l'un & l'autre irrité,
Jetta ſes énormes volumes :
Adieu leur immortalité.
D'abord leurs feuilles vagabondes,
Du fleuve ſuivirent le cours :
Mais bientôt au fond de ſes ondes
Il les engloutit pour toujours.

Pour moi, ſûre que des Amours
La troupe vous ſera fidèle,
Je ne penſe pas que *Nemours* (1)
L'emporte jamais ſur *Dolmelle* (2);
Entre vos mains il eſt reſté
Mon Taliſman incomparable :
Vous ſeule, enchantereſſe aimable,
Vous ſeule en avez hérité.

Mais revenons; le Dieu lui-même,
Le petit lecteur emplumé
De ce joli Roman que j'aime,
Ainſi que nous, parut charmé.
Lorſqu'il eut fini ſa lecture,
Ce Dieu, maître de la nature,

(1) Perſonnage de la Princeſſe de Clèves, Roman de Madame de la Fayette.

(2) Perſonnage de l'Aveugle par amour.

S'écria : ce Roman nouveau
M'a plus touché que tous les vôtres ;
Ah ! remettez-moi mon bandeau,
Je ne veux plus en lire d'autres.

# PORTRAIT.

Air : *Comme v'la qu'eſt fait.*

LA Divinité que je chante,
A peu beſoin de mon encens :
Tout plaît en elle, tout enchante,
Le cœur, & l'eſprit, & les ſens :
Dès qu'on la voit, je vous aſſure
Qu'on met les Graces en oubli :
Son teint, ſa taille, ſa figure,
N'ont rien qui ne ſoit accompli.
Comme c'eſt joli !
Comme c'eſt joli !

# A MM. DE L'ACADÉMIE DE LYON,

*POUR les féliciter d'avoir reçu parmi eux Madame la Comteſſe de B*** (1).*

DISCIPLES renommés des Nymphes d'Aonie,
Vous l'aboliſſez donc cet uſage cruel,
Qui ferme à la beauté les temples du Génie;
Vous y méritez un autel.
Vous êtes à la fois juſtes, galans & ſages,
Oui, vous l'êtes : pourquoi ce ſexe aimable & doux,
Hors de votre Lycée objet de vos hommages,
N'auroit-il point le droit d'y ſiéger avec vous?
Ariſtippe apprit de ſa mère
L'art de penſer, d'écrire, & ſur-tout l'art de plaire;
Et dans les boſquets d'Apollon,
Quel Poëte jamais, de roſes printannières
Fit une plus riche moiſſon,
Que la ſenſible Deshoulières?
Quelle autre qu'Aſpaſie, au maître de Platon
Donna des leçons de ſageſſe?
Et l'antique Sapho, prodige du Permeſſe,
Par des Vers qu'on admire & qu'on relit ſans ceſſe,
N'a-t-elle point conquis un immortel renom?
Sapho, Deshoulière, Aſpaſie,
Amantes de la Poéſie,
Vous toutes, dont les noms ſont au Pinde tracés

(1) Madame la Comteſſe de B*** a été reçue à l'Académie de Lyon, le 12 Janvier de l'année 1782.

Dans les archives du Génie,
Disparoissez, disparoissez
Devant l'Auteur de Stéphanie;
Vos talens divisés, & vos charmes épars
Se trouvent rassemblés en elle :
Vertueuse, sensible & belle,
Elle enchante le cœur, ainsi que les regards.
La Muse du Roman qui fut celle d'Homère,
Qui, des Grecs nos premiers aïeux,
Créa la pieuse chimère,
La Muse enfin du merveilleux,
De tous ses présens l'a dotée;
Plus sûrement que Prométhée,
Elle a ravi le feu des Cieux.
Dans ses écrits ingénieux
Brille cette flamme céleste,
Et dussé-je alarmer son cœur simple & modeste,
Elle brille plus dans ses yeux.
O vous, qui l'avez adoptée,
Doctes rivaux des anciens,
Dites-moi, dites-moi, quelle plume vantée
Nous a transmis des Vers plus heureux que les siens?
Sur le tombeau de Louise (1)
Vous versez encor des pleurs:
De ses talens enchanteurs
Votre ame est toujours éprise;
Cessez de la regretter :
L'Auteur de Stéphanie, au sommet du Parnasse,

---

(1) Louise Labé, femme de Lyon, justement célèbre par ses Ouvrages & sa beauté.

Jalouſe d'avoir ſa place,
A grands pas vient d'y monter.
Ce n'eſt pas toutefois qu'un ſévère Ariſtarque,
Gravement armé du compas,
Dans ſes Ouvrages ne remarque
Quelques légers défauts : hélas !
Qui n'a pas les ſiens ici-bas ?
Mais vous êtes du goût les arbitres fidèles,
Et nul ne l'atteindra jamais,
Si dans ſes Ecrits déſormais,
Elle choiſit toujours les vôtres pour modèles.

## SUR UN DÉPART.

ELLE part, je ne puis l'arrêter, ni la ſuivre :
Que de tourmens je vais ſouffrir !
Sa fuite m'empêche de vivre,
Et ſon prochain retour me défend de mourir.

# LATERANUS (1) A NÉRON.

LACHE Tyran ! tu veux donc le ſavoir,
De quel ſecret je ſuis dépoſitaire :
Vœu ſuperflu : tout cède à ton pouvoir,
Tu ne ſaurois m'empêcher de me taire.
C'eſt vainement que tu crois m'ébranler
Par l'appareil de mille affreux ſupplices :
N'eſpère pas m'émouvoir, me troubler ;
De ſon ſecret mon cœur fait ſes délices :
Tu le ſauras quand je pourrai trembler.

# LE PALAIS DE L'AMOUR.

VIENS, ami, vois-tu ce Palais,
Dont le faîte eſt non loin des nues ?
Vois-tu ces trois Vierges auprès,
Qui ſont modeſtes, quoique nues ?

Ami, ce ſuperbe ſéjour
Du plus grand des Dieux eſt le temple ;
C'eſt la demeure de l'Amour
Qu'en ce moment ton œil contemple.

(1) Ce Lateranus fut condamné à la mort par Néron, pour crime de conſpiration, & ſur-tout pour avoir tu conſtamment les noms de ſes complices. Le Bourreau, qui lui trancha la tête, ne l'ayant frappé que légérement, il la releva ſans s'émouvoir, & lui tendit le col de nouveau. Epictète admiroit beaucoup ce trait de fermeté & de courage.

Il n'eſt point ici de Mortel
Qui ne révère ſes images :
Viens, qu'il reçoive à ſon Autel,
Et notre encens, & nos hommages.

Là, de ſon pouvoir triomphant,
Brillent par-tout d'illuſtres marques,
Là, tu verras un jeune enfant
Commander aux plus vieux Monarques.

» En ces lieux on ſubit des loix !
Jamais n'y doit entrer le Sage.
» Ami, le Sage quelquefois
En fait un gîte de paſſage.

# CONSEILS A MADAME DE***.

POURQUOI ſouffrir à vos genoux,
Ce barbon qui ſoupire ?
Par hazard écouteriez-vous
Son langoureux martyre ?
Vous n'avez pas encor vingt ans,
Et certes je m'étonne,
Que la Déeſſe du Printems
Se plaiſe avec l'Automne.

La vieilleſſe a d'heureux ſecrets
Nés de l'expérience ;
Mais la jeuneſſe a des attraits
Meilleurs que la ſcience ;

Pareils aux Héros, les Amans,
Pour faire des conquêtes,
N'attendent jamais que les ans
Viennent blanchir leurs têtes.

Aux vieillards on doit du reſpect,
Et des égards ſincères;
Que l'on s'incline à leur aſpect,
La plupart ſont nos pères:
Ils ſont faits pour être des loix
Les organes fidèles:
Qu'ils ſervent de Mentors aux Rois,
Et nous laiſſent les belles.

# PORTRAIT DE ZELMIRE.

Air : *Il eſt encore des Belles.*

JE chante une Mortelle
Dont Zelmire eſt le nom,
Et qui n'eſt pas moins belle
Que Vénus ou Junon;
Son regard ou ſon ſourire
Suffiſent pour tout charmer:
Voulez-vous bientôt aimer?
Voyez Zelmire.

Elle a toutes les graces,
Et toutes les vertus:
Enchaîné ſur ſes traces,
L'Amour ne change plus:

Dès qu'on la voit, on l'admire,
Nul ne peut lui résister:
Voulez-vous ne point flatter?
Louez Zelmire.

Mais son cœur est-il tendre
Et sensible à son tour?
Est-il prêt à se rendre
Après un long amour?
Helas! en vain on desire,
En vain on croit l'attendrir:
Voulez-vous toujours souffrir:
Aimez Zelmire.

# LA JALOUSIE RÉCIPROQUE.

Nous sommes hélas! tous les deux,
Atteints de jalousie,
Et nous souffrons des maux affreux
Par cette phrénésie:
Mais au moins plus d'une raison
A fait naître la mienne;
Il n'est point d'injuste soupçon,
Que ne forme la tienne.

Si tu me vois de tems en tems
Avec une autre Belle,
Tu crois que des vœux inconstans
M'ont attiré près d'elle;

Si je ſoupire, c'eſt d'amour
Pour ta rivale altière,
Et ſoudain tu maudis le jour
Où tu vis la lumière.

Devrois-tu douter que mon cœur
N'éprouve un feu ſincère ?
En t'aimant je paie au vainqueur
Un tribut néceſſaire :
Mais eſt-il rien qui de ta foi
M'aſſure ou me réponde ?
Je ne ſuis aimé que de toi,
Tu l'es de tout le monde.

# VERS

*A l'Auteur d'un Diſtique calomnieux.*

AUTEUR qui fites ces deux Vers,
Ou d'avoir deux petits travers,
Vous oſez lâchement accuſer une Belle,
Si tout haut le fat applaudit
A votre injurieux libelle,
Tout bas le Sage vous maudit ;
Quel fruit vous revient-il d'une action ſi noire ?
Vous croyez avoir mérité
Une place peut-être au Temple de Mémoire,
Et le vrai juge de la gloire
Punit par ſes mépris votre témérité.
En deux mots, voici votre hiſtoire :

Jadis les Titans odieux,
Joignant la fureur aux baſphêmes,
Voulurent détrôner les Dieux,
La pierre qu'ils lançoient retomboit ſur eux-mêmes.

# ÉPITRE A MOLIERE.

MOLIÈRE, de nos mœurs cenſeur inimitable,
Et de tous nos travers ſeul peintre véritable
Toi, dont les défauts même ont un air ſéduiſant,
De l'art que tu créas en le reproduiſant,
Depuis que tu n'es plus, ſais-tu quelle eſt l'hiſtoire ?
Tes Manes étonnés auront peine à le croire :
La Comédie, hélas ! a briſé ſes pinceaux,
Et laiſſe en paix régner les méchans & les ſots.
Malheur à l'inſenſé dont la plume novice
S'armeroit maintenant pour détrôner le vice !
Le vice impunément domine dans Paris ;
On ne s'y moque plus de Meſſieurs les Maris.
Chacun d'eux y peut être infidele ou commode ;
Et tout, juſqu'aux vertus, y dépend de la mode.

LES Français d'autrefois n'ont pas été meilleurs,
J'en conviens avec toi : mais tes crayons railleurs,
S'ils ne les changeoient pas, du moins aux ris des Sages
Expoſoient leurs travers, & même leurs viſages.
Et tel, qui revenoit d'entendre Triſſotin,
Croyoit dans chaque Abbé retrouver un Cotin.

TOUT eſt changé. Regnard, dont tu vis la jeuneſſe,
Regnard s'acheminant aux rives du Permeſſe,

Y rencontra Thalie ; & d'un air aſſez doux,
A cette aimable Veuve il s'offrit pour époux.
Il lui plut : avec elle il partagea ton trône ;
Et ramaſſa les fleurs, qu'en treſſant ta couronne,
La joyeuſe Déeſſe avoit laiſſé tomber.
Rarement ſur la ſcène on l'a vu ſuccomber.
Son ſtyle eſt vif, léger, ſon intrigue frivole.
Chez lui l'action court, le dialogue vole.
Brillant dans ſes récits, ſaillant dans ſes portraits,
De la fine Epigramme il épuiſe les traits.
Mais eſt-il ſans défauts aux yeux de la critique ?
A-t-il, ainſi que toi, le but philoſophique ?
Sait-il avec adreſſe, avec dextérité,
Raillant l'affreux Tartuffe, & l'Avare hébêté ;
Sous leurs pas en riant montrer le précipice ?
Non. Loin d'en écarter, dans les ſentiers du vice,
Lui-même de ſa main ſemble nous diriger ;
Il ne cherche qu'à plaire, & point à corriger.
Des plus mauvaiſes mœurs ſon Théâtre eſt l'école.

Je ſuis loin de vouloir que, moderne Nicole,
Un Poëte comique, avec auſtérité,
Ainſi que la vertu peigne la vérité ;
Il manqueroit ſon but. Qu'il invoque ta Muſe :
Sans jamais rien outrer, en tout tems elle amuſe.

Regnard eut un rival qui ne fut pas le tien.
Du trône de Thalie ingénieux ſoutien,
Dufreſni remplaça tes admirables ſcènes
Par de légers portraits des ſottiſes humaines.
Découſu dans ſes plans, mais ſerré dans ſes vers,
Il peignit décemment les indécens travers

De ces vives Beautés, pétulantes coquettes,
Qui vont quêtant par-tout d'amoureuſes fleurettes.
Souvent comme l'Abeille, enfant aîlé du Ciel,
La Muſe de Regnard (1) a dérobé ſon miel
Sur les diverſes fleurs que, rivale de Flore,
Du Molière Romain la Muſe a fait éclore.
Dufreſni plus fécond, dans les travaux d'autrui,
A toujours dédaigné de chercher un appui.
Dufreſni créa ſeul ſes plans, ſes caractères.
Seul il a fécondé ſes veilles ſolitaires.
Regnard imite Plaute; il n'a rien imité:
L'Atticiſme riant, l'aimable urbanité,
Preſque en tous ſes écrits marchent de compagnie;
Et ſon eſprit par fois reſſemble à ton génie.

Il meurt. Abandonnée au plus tendre regret,
Sur ſon troiſième époux Thalie encor pleuroit;
Deſtouches la conſole. On lui doit des éloges:
Il a ſouvent charmé le Parterre & les Loges,
Par les nobles atours de ſes Drames touchans.
Ami de la décence & fléau des méchans,
Souvent avec ſuccès de l'ami (2) de Lélie
Il a reſſuſcité la Muſe enſévelie.

Il eſt pur comme lui, comme lui languiſſant.
Pour s'élever à toi ſon génie impuiſſant
Fait pourtant des efforts dignes qu'on s'en étonne.
Il redeſcend bientôt, redevient monotone,
Et ſa gaieté ſans ceſſe eſt voiſine des pleurs;
S'il nous attriſtoit moins, il nous rendroit meilleurs.

---

(1) Alluſion aux Menechmes de Regnard, imités des Menechmes de Plaute.

(2) On ſait que Térence fut l'ami du fameux Lélius.

Je ne te parle point de ces Drames funèbres
Qu'enfanta le faux goût au sein de ses ténèbres ;
Qui du charbon de Londre exhalent la vapeur,
Et dont tout le mérite est de nous faire peur.
De ces noirs avortons le nombre ici fourmille,
Et loin qu'avec tes fils certain air de famille
Sur leur sombre laideur nous fascine les yeux,
L'ennui toujours est peint sur leur masque odieux.
Leur embonpoint n'est rien que de la bouffissure,
Et tous ont de leur chûte encor la meurtrissure.

De Fagan, de le Grand, je ne te parle pas.
J'ai désigné les Chefs, qu'importent les Soldats ?
Il en est, toutefois, qu'au Pinde l'on renomme :
Gresset fit le Méchant quoiqu'il fût honnête-homme.
Et combien à son tour le Sage te plairoit
Lorsqu'il ôte le masque à Monsieur Turcaret,
Et montre à nud ce cœur plein de lâches pensées !
Boissi, peintre élégant de nos modes passées,
Te mettroit au courant de ces frivolités.
Boursaut nous charme encor par ses moralités
Dans les récits qu'il prête au Sage de Phrygie.
Le subtil Marivaux à ta mâle énergie,
Substitua des traits qu'on admire aujourd'hui ;
Tu fais rire toujours, on sourit avec lui.
De l'adroit Pathelin la farce rajeunie,
Rappelle des beautés dignes de ton génie ;
Et Dancourt hérita de ta vivacité.
Piron seul a ta verve, ainsi que ta gaieté.
Que j'aime l'Empirée ! & que dans ce modele
Je trouve de moi-même une image fidelle !
Que j'aime à voir tracés dans ce tableau charmant,
Où le Poëte est peint si poétiquement,

Mes desirs inquiets pour la vaine fumée,
Qu'il nous plaît d'appeller du nom de renommée;
Les risibles effets de mes distractions;
Et mon enthousiasme, & mes convulsions!
Que le portrait ressemble! O Molière! ô mon Maître!
Sous le nom de Damis, quand je me vois paroître,
(Cache bien un secret que je ne dis qu'à toi,)
J'ai le plus grand plaisir à me moquer de moi.
Ce Damis, comme Alceste, obtient tous mes suffrages.

Un peu moins immortel que ses jolis Ouvrages,
Dorat, toujours présent à mon cœur éperdu,
Aux mêmes lieux que toi sans doute est descendu.
Que du Célibataire il te fasse lecture:
De nos goûts passagers cette noble peinture
Pourra..... qu'allois-je dire? Est-ce être circonspect?
En louant son ami, l'ami paroît suspect.
Taisons-nous. Seulement, pour changer de chapitre,
Permets qu'en ton honneur j'acheve cette Epître.

Il n'est point de grand homme, il n'est point de héros,
Qui seul dans sa carrière ait brillé sans rivaux,
Et qui du plus haut rang ne puisse un jour descendre.
Le Macédonien qui mit l'Asie en cendre,
Avoit accumulé cent triomphes divers;
Mais Porus l'attendoit au bout de l'Univers;
Non moins vaillant que lui, Porus sut le combattre.
César, que des Gaulois l'effort ne put abattre,
Ce Romain si fameux qui vainquit les Romains,
Seroit, sans Annibal, le premier des humains.
Le Chantre de Mantoue a la douleur amère
De partager sa palme avec le vieil Homère,

Et Michel Ange atteint à celle de Zeuxis.
Auprès d'Anacréon Tibulle s'eſt aſſis.
Rome, qui ſi long-temps fut l'émule d'Athènes,
A vu dans Cicéron renaître Démoſthènes.
La Grèce eut des Myrons; la France des Couſtous.
Tous ces Mortels ſont grands, nous les admirons tous;
Ils marchent tous de front dans leur noble carrière.
Mais quel Mortel jamais eut l'égal de Molière?

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
FIN.
1
Juillet 1784